

LIONEL TRAN

Sida mental

En couverture : trois dessins de Hendrik Hegray

Direction éditoriale : Loïc Néhou
Corrections : Françoise Bottiau et Georges Monti
Composition : *Le temps qu'il fait*

© *ego comme x*, 2006
ISBN 2-910946-58-4
Dépôt légal 2^e trimestre 2006.
Tous droits de reproduction réservés.

Achevé d'imprimer en France en juin 2006,
sur les presses de l'imprimerie *Le temps qu'il fait* à Cognac
et de *CMP* à Magnac-sur-Touvre.
Relié par *G. B. Façonnage* à Puymoyen.

ego comme x
5, rue Massillon – 16000 Angoulême – France
Tél. : 05 45 38 34 10 – Fax : 05 45 90 98 17
editions@ego-comme-x.com
www.ego-comme-x.com

ego comme x

1971

Des plaques en plexiglas agencées entre elles de manière à former une boîte. Des rangées et des lignes de petits trous. Le bruit lent et régulier d'une pendule. Des tubes en plastique enfoncés dans les bras. Un liquide épais qui circule dans les tubes. Le bruit de chaussures en plastique qui claque sur le revêtement de sol de la maternité.

Le silence.

Le bruit de ma respiration, irrégulière dans la boîte en plastique.

Des lueurs troubles projetées sur le mur.

À nouveau le noir.

La matière épaisse jaillit par ma bouche, par mon nez. Mon corps est pris de spasmes. Un bruit de précipitation. Des mains gantées me soulèvent. Un tube est introduit au fond de ma gorge.

La matière remonte. Ressort. Explode hors de ma bouche, coule le long de mon corps.

Un tube sort de mon bras. Mes jambes gesticulent dans le vide. Je flotte. Attaché au-dessus du lit.

1974

Des cheminées immenses étroites et noires. Un ciel gris et rouge. Des flammes jaune pâle agitées par le vent. Le complexe pétro-chimique : amalgame de bâtiments métalliques rectangulaires. Enchevêtrement de néons, de canalisations, d'escaliers métalliques.

Depuis la fenêtre de ma chambre : le supermarché *SUMA*, le parking vide, des emballages plastique, des palettes à l'abandon, des sacs marqués du logo *SUMA*, le trottoir défoncé, l'herbe sèche et cassante des HLM.

1975

Trois trous dans le plafond, reliés à des conduits qui descendent depuis le sommet du HLM. Des orifices de sortie béants, noirs, maculés d'épluchures d'oignons, de lambeaux de papier, de plastiques sales. Sous les orifices trois bacs poubelle en fer galvanisé, montés sur roulettes.

Un local en béton. Une porte en fer peinte en vert. Des auréoles d'eau et de rouille sur les murs. Des sacs plastique. Des granulés de litière. Des crottes de chats. Des cartons d'emballages. Des briques de lait. Des coquilles d'œufs. Un rouleau de papier toilette fini. Des morceaux de polystyrène. Des tickets de caisse. Un frigo, couvert d'autocollants, posé dans un coin. Des bouteilles de vin cassées.

Le rai de lumière sous la porte verte s'amenuise.

Il fait noir. Les lampadaires s'éclairent. Une lueur orangée passe sous la porte verte. Je reste tapi là. Je ne veux plus rentrer à la maison

1977

Maman se réveille en hurlant.
 Les insultes pleuvent dans le couloir.
 Les objets valdinguent, rebondissent contre les murs.

Je ferme les yeux, mains jointes sous mes draps.

1980

Des revues pornographiques entr'aperçues dans les toilettes de l'école. Pages noir et blanc à l'encre gras, collant aux doigts. Hommes barbus. Femmes grosses aux visages douloureux. Riant grassement. Postures distordues. Membres crispés. Pubis sombres. Angoissants.

1981

Un après-midi de baignade en montagne. Les amies de ma mère pratiquent le naturisme occasionnel. Mon sexe raidi dans l'eau. J'ai peur qu'on me découvre. Je reste immobile dans la rivière. Tirillé entre la crainte de me faire surprendre et un désir obsessionnel qui me pousse à toujours regarder plus de seins, de bouches, de fesses, de jambes, de ventres, de poils pubiens, de tétons durcis par la fraîcheur de l'eau.

Cela fait une heure que j'épie le moindre bruit de l'appartement. Analysant l'origine de chaque craquement qui parvient à mon lit. Les voisins du dessus qui traînent les pieds. Le chat qui se fait les griffes sur le canapé. Les voitures de plus en plus rares qui filent sur le périphérique. Le tic-tac du réveil posé sur le frigo. Ma mère, fatiguée par la route, s'est endormie. Elle se relève parfois pour aller aux toilettes. Mon cœur bat. Je ferme les yeux. Écouter encore. Les images défilent dans ma tête. À demi fiévreux je me lève. Décollant lentement le corps du matelas. Mes mains prennent appui sur le sommier pour que les lattes ne craquent pas. L'un après l'autre, mes pieds touchent le lino tiède. Une voiture dérape. Le ronflement du moteur approche puis s'éloigne. Un pas après l'autre je me rapproche de la porte. Mes pieds se décollent du lino avec un léger bruit de succion. J'avance, les mains plaquées contre la toile de jute des murs du couloir.

Je tourne le verrou de ma chambre en prenant soin d'en retenir le pêne afin qu'il ne claque pas. Je cale

derrière la porte une caisse en plastique remplie de *Legos*. La paire de ciseaux que j'ai rapportée de la cuisine brille dans la lueur orange sombre des lampadaires. Je fouille le tiroir où sont rangés les chiffons qui servent à se déguiser. Mes doigts explorent les replis du tas, soulèvent, remontent. *Enfin !* Les poils noirs de la peluche luisent. Je taille dedans un triangle. Je vérifie qu'il s'adapte au pot de yaourt vide que j'ai récupéré dans la poubelle. J'emplis à demi le pot d'eau minérale. Je verse dedans du sel de mer aux algues. Je touille avec le doigt. L'eau se renverse à moitié sur le sol. J'éponge avec mon pyjama. Je retiens ma respiration. L'appartement est silencieux. J'essuie le sol méticuleusement. Par la fenêtre, je distingue nettement les trois appartements encore allumés dans la rangée de HLM d'en face. Je vérifie qu'il ne reste plus une trace. Je scotche la peluche sur le pot de yaourt. Je prends un couteau. Je perce une fente au centre du triangle. Je baisse mon pantalon de pyjama. Mon sexe s'introduit dans la fente. L'eau salée se déverse sur mon pantalon de pyjama, coule sur le sol de la chambre.

Étendu dans mon lit, les yeux à demi clos. Des images de corps nus riant dans la rivière. Ignorant que je les regarde. Mon corps fixe. Mon visage qui n'exprime rien. Ni intérêt ni tristesse. Mes yeux qui caressent les corps sans ciller. Mon sexe en érection sous l'eau. Le recoin dans lequel je me suis blotti laisse passer le flot où les autres s'ébattent. La sensation d'être invisible. De ne pas avoir le droit de bouger, de se faire remarquer. Les heures passent. La lueur du lampadaire est invariable. Les ombres projetées de la chambre, immobiles. Je me tourne dans le lit. Je remonte le drap sur mon

visage. Contre l'oreiller. Je gesticule. Effacer les images. Les mains posées à plat sur le drap. Des rais d'ombre et de lumière juxtaposés au plafond. Mon sexe déforme la couverture. Je respire lentement. Le tissu se creuse. Se tend. Mes doigts s'enfoncent dans le matelas, cherchant une prise.

Je me tourne et je me retourne dans le lit. Acculé contre le placoplâtre du mur. Agrippé au rebord de l'extrême limite du sommier. Je nage dans les draps. Mon sexe entre en contact avec le tissu. Je respire vite. Recroquevillé en chien de fusil. Les mains jointes. Les yeux clos. À nouveau les images. L'eau, que le courant rend opaque. Les corps hérissés de chair de poule. Des cheveux cuivrés. Le dessous d'une aisselle rasée. Les autres enfants. L'herbe sur la berge. La présence rassurante de nos voitures de l'autre côté du talus. La crainte d'intrus. D'hommes qui pourraient nous surprendre. Doucement, mes mains se posent sur mes genoux contractés, remontent le long de mes cuisses.

Les mains suspendues quelques millimètres au-dessus de mon sexe. Le sang afflue. Mes doigts s'élèvent, formant une tente protectrice. La chatouille de l'air est désagréable. Mes pieds se raidissent. Je me mords la lèvre inférieure. Mes paupières s'abaissent. Une touffe de poils. Tiges souples en mouvement dont la géométrie ne cesse de varier. Disparaissant un instant dans l'eau. Refaisant surface. Luisantes. Des gouttelettes suintant entre des entrelacs de la toison. Une tache sombre. Mon sexe palpite sous mes doigts crispés. Une onde de chaleur me parcourt la colonne vertébrale. Ma nuque s'affaisse dans la taie d'oreiller. Mes cheveux ruissellent. Mon sexe

touche les doigts puis redescend contre le ventre. Mes avant-bras sont tétanisés. J'ai du mal à respirer. Mes mains se séparent, mes doigts s'agrippent à mon sexe, le touchent pour se rassurer. Les zones d'ombre du plafond s'étendent jusqu'à plonger la pièce totalement dans l'obscurité.

Chaque soir je touche mon sexe pour apaiser la douleur. Au début cela suspend le défilement des images. Se focalisant sur un détail. Une main, une bouche, un sein dont je perçois chaque pore avec une netteté de plus en plus précise. Jusqu'à ce que, sous l'effet de mes attouchements, l'image disparaisse. Au bout d'une semaine, peut-être deux, la nouveauté du contact des doigts sur mon sexe s'estompe. Les images reprennent du pouvoir. J'ai de plus en plus de mal à trouver le sommeil. Pendant des heures je me caresse, tordant mon sexe dans tous les sens, le coinçant entre mes cuisses, l'aplatissant contre le matelas, ce qui ne fait que précipiter le moment où, exténué, je n'ai plus la force de repousser le flot d'images. Un soir, à bout, mon poing se comprime autour de mon sexe. Puis je m'endors. Les jours suivants je renouvelle l'opération, serrant de plus en plus fort avec de moins en moins d'effet. Chaque nuit je consacre mon énergie à trouver un moyen de réfréner les images de manière durable. Rien n'y fait. J'appréhende désormais le moment où il faudra me mettre au lit. Je laisse la lumière allumée tard. J'écoute les émissions de *France Inter* en sourdine, jusqu'à tomber de sommeil. Parfois les images ne se manifestent plus pendant un certain temps, puis elles reviennent plus virulentes. L'eau de la rivière est translucide, laissant mon sexe à découvert. Des corps glissent dans le flot, me frôlant. Je suis paralysé. Je serre

le poing jusqu'à m'en faire blanchir les jointures. Je réfrène mon envie de hurler. Mâchoire serrée à m'en faire saigner les gencives. Des taches lumineuses éclatent sous mes paupières closes.

Je ne sais pas exactement comment l'incident se produit. Un mouvement de main non calculé. À plusieurs reprises le gland entre en contact avec le drap. À chaque friction une décharge électrique. Je répète le mouvement. Sciemment. Une onde de douleur. Régulière. Ascendante. Je tremble, les lèvres plissées. Mes doigts longent le linge. Mes jambes se soulèvent. Une main se pose devant les yeux. L'autre amène le drap dans ma bouche. Petit à petit les fibres du tissu se gorgent de salive. De la sueur ruisselle le long de mes aisselles. Une montée de fièvre. L'onde de douleur me berce. Soudain elle s'élève en une pointe aiguë. Sciante. Les doigts se détendent. Les mollets retombent. Les yeux ouverts ne voient plus rien.

Le lendemain matin, je découvre une marque sombre imprimée à travers le drap. Mon sexe est à vif.

1982

Chaque jour il y a plus de traces de sang dans les draps.

Chaque nuit, je frotte mon sexe contre le tissu jusqu'à ce que la douleur mêlée au plaisir secoue mon corps comme celui d'un épileptique.

Chaque dimanche j'écoute jusqu'à l'aube des femmes masquées qui racontent à la radio les déceptions amoureuses, les désespoirs quotidiens, les désirs inassouvis. De sa voix de confident, l'animateur pousse à avouer les trahisons, les coups de couteau dans le contrat, les tentatives de suicide, les périodes sans homme, avec pour seule compagnie le dégoût de soi.

Chaque dimanche, mon sexe devient une longue écorchure d'où s'échappe lymphes, sang et liquide séminal.

1975

C'est une bande dessinée en noir et blanc.

Elle raconte les aventures d'un homme triste qui parcourt un monde dévasté. L'homme entre dans des villes-champignons qui se désagrègent dès qu'il en foule le sol. L'homme veut faire l'amour à une femme endormie. Le corps de la femme s'effrite entre les mains de l'homme. L'homme se moque de paysans. Les paysans le poursuivent avec une corde. L'homme trouve refuge auprès d'un magicien vieux et pervers. Le magicien fait de l'homme son esclave sexuel. Le magicien prend l'homme pour épouse au cours d'une parodie de mariage. L'homme fabrique une femme avec les potions secrètes du magicien. L'homme et la femme artificielle tuent le magicien. L'homme et la femme artificielle font l'amour. La femme artificielle mange le magicien.

1977

Quand je suis seul, je tue des insectes.

Tuer est un problème technique.

Il faut trouver la meilleure méthode. La plus efficace. Celle qui permet de tuer le plus possible. Le plus rapidement possible.

1975

Année de la femme.

Un rond surmonte une croix.

Le miroir de Psyché.

Sigle du MLF.

Mouvement de Libération de la Femme.

La marque des FEMMES.

L'appartement est une zone libérée passée sous contrôle féminin.

Tout homme pénétrant dans ces lieux est considéré comme un adversaire, un ennemi à utiliser pour mener à bien les tâches physiques d'ordre technique et pour la satisfaction temporelle du désir sexuel.

Maman n'est pas une mère. C'est une femme. Pas une femelle dépendante. Maman est forte, autonome, indépendante.

Je n'ai plus le droit de l'appeler *maman*.
Je ne suis pas le roi.
Elle n'est pas mon esclave.

Tous les jeudis, il y a réunion du *Groupe Femmes* à la maison.

Les hommes sont un problème pour les femmes.

Les enfants hommes, les garçons doivent être sévèrement encadrés.

« Unenfanthomme garçon » doit apprendre à se servir lui-même.

Unenfanthomme garçon ne doit rien demander à une « femmeindividuàpartentière ».

« Unenfanthomme garçon » est considéré comme violent. Dans les jeux qui tournent mal, il sera d'emblée considéré comme suspect.

« Unenfanthomme garçon » est un animal potentiellement dangereux dont les instincts bestiaux se révéleront tôt ou tard.

1983

Dans le bain, j'épluche les croûtes de mon sexe, qui flottent comme de petits bateaux à la surface de l'eau sale.

1982

Petit,
Tout petit,
Minuscule
Enfant Jésus d'amour

Lorsque je pleure
À tes pieds et que j'embrasse
De mes lèvres ton corps
En pierre si dure,
Je m'écorche
Et je saigne
De joie.

1984

Escalier circulaire aux marches incrustées de fossiles.
Ambiance cossue de cabinet des beaux quartiers. Nombreuses pièces équipées d'appareillages électriques. La mère du chirurgien dentiste, sèche, sévère, omniprésente, méprisante. Toujours faisant des remarques désagréables, toujours rabaissant, toujours contrôlant tout.

Première visite, en compagnie de ma mère. Le ton feutré, gentil.

Deuxième visite, seul. Prise d'empreinte dentaire par deux assistantes. Une brune nerveuse, excédée, dépassée

par le travail qu'elle exécute dans l'urgence. Une blonde jolie, indifférente, perdue dans un monde étrange et inaccessible. On m'introduit dans la bouche une pâte rose écœurante. De l'alginate. Les mouvements sont brusques. J'étouffe. Me débats. On tient mes bras. Quelque chose d'acide remonte du fond de moi. Explode hors de ma bouche qu'elles maintiennent close. Ça reflue, explose encore. Je mets les mains pour retenir. En vain. L'assistante brune retient une gifle. L'autre sort de la pièce, la main devant la bouche.

Je reste seul dans la pièce qui sent, les vêtements souillés. Ça m'apprendra. Ça me fera les pieds.

Ma mère paie cher pour que je n'aie pas les dents de travers comme elle. Pour que je n'aie pas à subir les moqueries qu'elle a endurées. Je ne connais pas ma chance d'être ici.

Un autre jour on pose les bagues. Douleur insupportable qui paralyse toute la mâchoire.

Tous les six mois, le fil de fer qui lie les bagues entre elles est resserré à la pince. Lorsque j'arrive l'assistante blonde m'installe sur le fauteuil. J'attends parfois pendant une heure. Naissance de ses seins là où la blouse blanche s'entrebâille. Bribes de conversations dans le couloir. À propos de la maîtresse du maire. De telle ou telle personnalité rencontrée à un cocktail. La mère du spécialiste aime raconter. Se mettre en valeur. J'attends le moment où l'on viendra resserrer les bagues. L'homme à la barbe blanche passe parfois dire bonjour d'une voix veloutée. Je suis un client. J'attends. Je pense

aux seins de la blonde. À ses ongles recouverts de vernis translucide. La porte s'ouvre. La brune entre avec un plateau en inox sur lequel est posée la pince. Elle ne dit pas bonjour. Mes mains se contractent sur les accoudoirs. Ses doigts fouillent dans ma bouche. Le dégoût sur son visage. La pince s'introduit dans ma bouche. Le fil se tend. Je ferme les yeux. La pince tire. Revient en arrière. L'extrémité pointue du fil frôle ma joue. Je serre les accoudoirs. La blonde a des seins petits et ronds. Je crie. Le fil se plante à l'intérieur de la joue. Elle continue silencieusement. Cela dure une demi-heure. L'ancien fil est enlevé, d'une main gantée elle le jette à la poubelle. Un nouveau fil, plus court, est mis en place. Serré. Dans la rue je pense à combien cela coûte à ma mère. Je me hâte le long de cette rue où je ne me sens pas à ma place. Je marche vite. Ma langue lèche les plaies de mes joues.

Je ne connais pas ma chance.

La douleur augmente progressivement pendant quatre jours. Chaque fois qu'elle devient trop aiguë, je serre les mâchoires. Déclenchant une explosion qui me force à fermer les yeux. À tendre la main pour m'appuyer sur le mur le plus proche. Je serre plus fort. Plus fort encore. Plus fort. Jusqu'à ce que la douleur atteigne son point culminant. Sa limite. Une vague glacée descend le long de ma colonne vertébrale. Tout s'apaise. Je ne suis plus dans la rue. Les passants sont transparents. Je serre à nouveau les mâchoires pour vérifier. Plus rien. Je ne sens plus rien. L'onde était tellement violente qu'elle a momentanément suspendu la douleur.

1978

Quand on joue par bandes, je fais toujours le traître : je me fais accepter par une bande et une fois que je sais tous les secrets, une fois que tout le monde m'aime bien, je change de bande. Je dévoile les secrets de l'ancienne bande, je me fais aimer par la nouvelle bande. Et puis je recommence.

1979

Je me prends pour *Rom, le Chevalier de l'espace*, un mort vivant enfermé dans une armure robotisée, envoyé sur terre pour contrer les hordes de démons sortis des limbes.

Un guerrier robot en croisade contre la putréfaction. Ne prononçant jamais un mot, ne souffrant pas. Balayant la périphérie de son rayon infrarouge. Démasquant l'informaté cachée sous l'apparence des gens ordinaires. En allant chez Paul, je marche les mains collées le long du corps, la nuque raide, tournant la tête mécaniquement lorsque je croise quelqu'un. Des démons. Je suis mort. Les renvoyer dans les limbes. Arrivé en bas de l'immeuble, je presse l'interphone et je dis d'un ton monocorde : c'est ROM, le mort vivant.

Paul est mon meilleur ami. Ses parents, enfants de républicains espagnols, sont venus en France pour fuir le franquisme. Ils militent avec maman contre la dictature au Chili et en Argentine. La mère de Paul est au *Groupe Femmes* avec maman. Le père de Paul est un homme modèle : il fait la vaisselle et il ne commande pas à la maison. Le père de Paul travaille beaucoup. Il n'est pas souvent à la maison.

Je connais Paul depuis que j'ai six ans. Je l'admire. Je le suis partout pour qu'il me fasse découvrir des choses que je ne connais pas.

Un jour, avec Paul nous nous enfermons dans les toilettes de l'appartement. Je fais la femme et lui l'homme.

Lorsque j'entre dans la chambre Paul se poste à la fenêtre. Je sens qu'il est énervé. Immédiatement je me sens mal à l'aise. Immédiatement je pense : profil bas. Immédiatement je pense : j'ai fait quelque chose qu'il ne fallait pas. Le silence se prolonge, marqué par la respiration agacée de Paul. Il se tourne avec un regard noir. *Est-ce que je t'ai demandé de venir ?* Je ne bouge pas. *Pourquoi tu me suis comme un petit chien ?* Il regarde par la fenêtre. *Tu crois que tes trucs de gamin m'intéressent ?* Il vient devant moi et il sort un petit livre noir rectangulaire. Il en feuillette très vite quelques pages devant mes yeux. Ce sont des photos pornos noir et blanc. Des femmes avec des chevaux. Il colle le livre contre mon visage. *T'as peur, t'oses pas regarder hein ?* Pré désolé. Femmes au corps blanc et gros et aux yeux vides et tristes. Hommes moustachus qui tiennent le licou du cheval et qui rient. *Pas touche.* Il fait disparaître le fascicule sur une des étagères, s'approche de moi, m'attrape le bras et me le tord dans le dos. Je ne dis rien, je ne pleure pas, je le laisse faire, ça va passer. *On n'a qu'à aller niquer des femmes.* Il me lâche, retombe dans son mutisme. Il se penche à la fenêtre. Dehors on voit le toit de la piscine municipale, l'école maternelle et, plus loin, le centre commercial du *Grand V* et les barres des HLM, où j'habite. Au pied de l'immeuble de Paul il y a des jeux pour enfants, en résine jaune.

On dévale l'escalier couvert de graffiti *Kathia est une grosse pute qui suce – AC/DC – mort aux fachos – les Arabes : la valise ou le cercueil.* Odeur d'urine et de bière éventée. Le vent déclenche un nuage de poussière en soulevant le sable. Du côté du chemin Paul Valéry on tombe sur Loïc, petit mec trapu, fils d'assistante sociale. Loïc : violent, fort physiquement, arrogant. Loïc aime me toiser et me

prendre à la gorge pour s'amuser. Loïc fume une cigarette devant le local à poubelles de son immeuble. *Qu'est-ce que tu branles ?* Loïc murmure quelque chose à l'oreille de Paul. *Le nain vient avec nous ? – C'est ton toutou ou quoi ? – J'rigole. T'ain, si on peut même plus rigoler, où on va ? – Tu chies dans ton froc, le nabot ?* Je hausse les épaules. Je suis content d'être avec Paul. Qu'il m'accorde sa confiance. Qu'il m'apprenne la vie.

Bon, nous deux on entre pendant que tu fais le guet. OK, ok, on y va. Tu ne bouges pas. Si tu vois quelqu'un tu fais du bruit. Go ! Ils longent la clôture en grillage plastifié vert foncé de l'école. Personne dans la cour, les volets métalliques sont baissés. Loïc saute par-dessus le grillage. Paul saute. Je regarde. Personne. Ils remontent le store en aluminium. Ils entrent. Je serre les genoux. *Déconne pas le nabot ! Fais le signal, si quelqu'un arrive !* Ils disparaissent à l'intérieur.

J'attends. Est-ce qu'ils entendront, si j'appelle ? Et si quelqu'un nous a repérés ? Ils sont entrés depuis un moment. Qu'est ce qu'ils font ? *Psst. Psst. Paul ? Paul ?* La fenêtre est muette. Je n'ai pas dû appeler assez fort, mais si j'appelle trop fort quelqu'un me remarquera. Ils se feront attraper à cause de moi. Un vieux en pardessus gris passe avec son chien. Il me dévisage d'un regard vide. Je frissonne. Je croise les doigts dans ma poche. Le vieux continue sa promenade. Le vent soulève un fin nuage de poussière et de sacs plastique. *Psst ! Psst ! Y'a quelqu'un ? – Dégage, on sort !*

On traverse le bac à sable en courant. On arrive devant l'immeuble de Loïc. On prend la porte qui mène aux poubelles. Veilleuse grillagée. Murs gris. Odeur d'aliments en décomposition et d'humidité. Les affaires

volées émergent de sous les pulls. *Les placards étaient fermés à clé. On a trouvé des stylos. On a aussi ça.* Une bouteille de Coca. Paul sort quatre madeleines de ses poches. Je tends la main. Il me repousse la tête. *Pas touche. On sert d'abord ceux qu'ont pris les risques.* Il donne une madeleine à Loïc. Ils mangent dans la pénombre. Ils ouvrent la deuxième. Je les regarde. *Qu'est-ce qu'il y a ? – Rien. – Tiens, tu me fais pitié.* Je défais l'emballage en papier cristal. Je mâche lentement la madeleine pendant qu'ils boivent le Coca. *Y'en a plus. – Eh ben, non, y'en a plus. Tant pis pour toi. Si t'es pas content, t'as qu'à retourner en chercher. – Y'en a encore plein là-bas, t'as qu'à y retourner, le nabot-qui-fout-rien-mais-qui-veut-sa-part-comme-les-autres.* Je ne dis rien. *Tu te dégonfles ? – On n'est pas tes clébardes. – T'as encore faim le nabot ? – Y'a peut-être une autre solution... Ouais. Y'a peut-être une solution pour les nabots dans ton genre qu'ont pas d'couilles. – Ouais, une solution pour les sans couilles – T'as qu'à mettre ton zob dans la bouteille de Coca. – C'est ça... – T'es pas chiche... – Si je mets mon zizi dans la bouteille de Coca vous me filez des madeleines ? – Autant que tu veux. – Vous jurez que vous me donnez des madeleines – Autant que tu veux.*

J'essuie le goulot. Ils me regardent. Je baisse ma fermeture éclair. Mon zizi a du mal à rentrer dans le goulot.

Et ma madeleine ? – Tu l'as déjà mangée tout à l'heure. – Ouais, tu l'as déjà mangée tout à l'heure !

1979

C'est le disque d'un chanteur réaliste engagé.

Musique martiale, voix grave et forte : *les HOMMES. LES HOMMEUUU, le bout d'bidoche qui leur pendouille sous la brioche, les HOMMEUUU, le BOUT de bidoche qui leur pendouille sous la brioche, LES HOMMEUUU...*

1981

Un soir je rêve que je dors sur la pelouse face à une rivière. Quand je me réveille, je réalise que je n'ai plus de cœur. Ma main cherche, cherche, cherche. Il n'est plus là, il n'y a plus rien. Rien, rien qu'un grand creux, un vide, un trou énorme à l'intérieur de moi.

1978

Le papa de mamie était alcoolique. Le papa de mamie a fait la guerre dans les Balkans. Le papa de mamie tapait sur tout ce qui bougeait à la maison. Mamie pense que les hommes boivent et qu'ils sont violents. Mamie n'aime pas les hommes.

Le mari de mamie est mort trois ans avant ma naissance. Il a *gâché* le mai soixante-huit de maman.

Depuis deux mois, mamie a un copain. Il habite dans la même rue, un petit appartement à côté du pont de chemin de fer. Il est gentil avec moi. Il me donne des claques dans le dos en rigolant. Je l'aime bien. Il raconte des grosses conneries. Je pouffe de rire. Nous mangeons chez mamie. Le néon de la cuisine grésille. J'aime bien la lumière des néons. Chez mamie il y en a dans la cuisine et la salle de bain. Ils mettent toujours un moment avant de s'allumer. On voit tout ce qu'il y a dans la pièce. À la maison il n'y a pas de néon. J'aime voir tout clairement. Mamie débarrasse la table. Mon oncle Bernard va chercher le plateau de fromages dans la porte de droite du buffet. Je n'aime pas le fromage. Mamie met de l'eau à chauffer pour le café et sa tisane. Elle ne boit pas de café. Les hommes finissent leur verre de rouge en parlant de politique. Mon oncle est communiste. À l'usine de médicaments, avant il était à la C.G.T. Le copain de mamie est à la retraite. Avant il était à l'armée. Il était « para ». Je ne sais pas ce que ça veut dire exactement. J'aide à débarrasser les couverts. Je suis pressé qu'on arrive au dessert. Son copain a acheté des choux à la crème. Je sais parce que j'ai regardé dans le frigo. Mamie sert le café

dans les verres à café. Il n'est pas d'accord avec mon oncle. Ils parlent un peu fort. Ça y est, on mange les choux à la crème. Je n'en ai jamais mangé. Maman n'achète pas de gâteaux parce que c'est cher. Ma sœur a de la crème Chantilly autour de la bouche. Je me moque d'elle. *La femme à barbe. La femme à barbe. OH la femme à barbe !* Le copain de mamie rigole. *LA FEMME À BARBE ! LA FEMME À BARBE !* Ma sœur fait la tête. Elle s'essuie avec une serviette et part dans la salle de bain. *T'es content de toi ?*, demande maman. *C'est pas grave, il s'amuse*, dit le copain de mamie. Mamie ne dit rien. Elle débarrasse les verres à café et commence la vaisselle. *Laisse, maman, les gamins vont t'aider. – Ça va, ça va, laissez-moi faire ma vaisselle.* Il reste un chou au fond de la boîte du pâtissier. *Tu le veux ?*, me demande le copain de mamie. *Tu le veux ? Allez, prends-le si tu le veux.* Il me tend le gâteau. Je m'approche. Il m'écrase le chou sur le visage. *Ah AH Ah !* Les autres ne rigolent pas. Ils ont une discussion avec mamie. Après il va chez lui et il revient. *Tiens !* Il me dit en me donnant un cadeau. C'est un soldat avec une mitraillette en caoutchouc mou. On dirait un jouet pour chien.

1980

Maman va rentrer tard dans la nuit. Je suis tout seul à la maison. Je peux faire tout ce que je veux. Je vais chercher sa carabine à plombs dans le placard en plastique du couloir. Elle est rangée tout en haut, dans le carton. Je prends un tabouret dans la cuisine. Il y a un grand sac poubelle avec un duvet devant. Je le pose par terre. La carabine est lourde. J'ai peur de la laisser glisser. Il faut faire bien attention. Je prends la boîte de plombs. Je remets le duvet en haut. Je ferme le placard. Maman ne doit rien savoir. Je vais dans ma chambre. La carabine était à un copain de maman. Elle lui a achetée. Je n'aime pas les copains de maman. Je tiens la carabine dans mes mains. Elle est lourde. Je suis fort comme ça. J'aimerais l'avoir dehors, quand les autres m'emmerdent. Pour leur montrer qui je suis vraiment.

Je mets un plomb en position. Maman m'a montré comment on fait. Poser la carabine sur les genoux. Appuyer sur le canon. Clac. Positionner le plomb dans le petit trou. J'ouvre la boîte. Le plomb glisse entre mes doigts. Il est tout gras. Là. Clac. Maintenant je peux tirer. Je peux tuer quelqu'un. J'aligne les *Playmobils* contre le mur. C'est une exécution. Pour l'exemple. Il faut marquer les esprits de la population. Instaurer un climat de terreur. Je me mets en position. Ne pas bouger. Ma main tremble. Clic. Raté. Le plomb s'est planté dans le mur. Je recharge. Clic. Encore raté. Je recharge. Le plomb glisse de mes doigts. Il est par terre. Je le ramasse et je le mets dans le petit trou. Clac. Je m'approche du mur. Je mets le canon de la carabine contre la tête du *Playmobil*. Clic. Il est tombé. Tué à bout portant.

Je recommence. Clic. Clic. Tous les otages ont été exécutés. Je recharge. Maman rentre tard, elle est au *Groupe Femmes*. Je vais sur le balcon. Des gens marchent sur le trottoir. Des voitures roulent sur le périphérique. J'épaule la carabine. Ils sont plus petits que les *Playmobils*. Je vise un vieux avec son chien. Clic. Je regarde. Il est loin. Je ne le vois presque plus. Raté. Je charge un autre plomb et je vise une voiture. Clic. Raté. Je recharge et je tire sur une femme. Clic. Sur une petite fille. Clic. Sur un Arabe. Clic. Clic. Clic.

Ils sont trop loin. Dommage que je n'aie pas un vrai fusil.

1979

Encyclopédie de la deuxième guerre mondiale volumes III et IV.

Images d'exécutions. Images de déportés. Images de corps massacrés par les bombes. Images de blessés couverts de bandages. Images d'exodes. Images d'enfants déplacés. Images de femmes charriant d'énormes valises.

Je n'arrive pas à détacher mes yeux des photos de gens blessés, qui saignent, abandonnés sur le bord de la route. Je n'arrive pas à détacher mes yeux des images des cadavres carbonisés qui tendent la main, au milieu des immeubles éventrés, et que personne ne vient aider.

1976

La poupée que j'ai eue pour Noël est le bébé, et moi je suis la maman. Je coupe ses cheveux avec le couteau que j'ai pris dans la cuisine. Ils tombent en petits tas sur le lino. Je les cache dans ma culotte et je brûle ceux qui dépassent encore de la tête en plastique. Les cils brûlent aussi. Maintenant ses yeux ne se ferment plus quand je lui mets la tête en bas. Je la secoue jusqu'à avoir mal au bras. Le bébé a été méchant. Je dois le punir. J'enfonce une aiguille à tricoter dans son zizi. Je tape avec l'aiguille sur ses fesses. La fausse voix, qu'il y a à l'intérieur de la poupée, pleure quand je la jette contre le mur. Je vais sur le balcon et je la laisse tomber dans la rue. Elle explose par terre. Sa tête est arrachée et un de ses bras est tombé sur la route. Une voiture roule dessus. Une vraie maman crie contre sa fille qui a ramassé ma poupée. Elle lui met une claque en lui disant qu'elle est folle. Un grand chien maigre vient renifler la tête de ma poupée et la prend dans sa gueule. Il l'emporte avec lui dans le bac à sable plein de crottes. Un petit caniche s'approche de lui en aboyant. Ils se sentent les fesses. Ma maman revient du supermarché avec des sacs plastique pleins. Elle est énervée. Mon ventre me fait un peu mal. En bas de notre immeuble maman trouve ma poupée cassée. Ses yeux sont méchants. J'ai peur alors, je fais pipi dans ma culotte. Je me dépêche. Je prends une chaise pour fermer le verrou à clé. J'entends les pas de maman dans le couloir. Elle marche vite. Elle est très en colère. J'entends le bruit de sa respiration derrière la porte. La clé tourne dans la serrure. La porte ne s'ouvre pas. Elle donne des grands coups de pied et de poing

dedans. J'ai mes mains sur les oreilles pour ne pas l'entendre crier. *Ouvre ! Ouvre cette porte ! Ouvre cette porte immédiatement !* Je pleure. De la morve coule de mon nez dans la bouche. Mon zizi tout mouillé me fait mal.

1979

Les nazis ont fait avec les déportés la même chose que moi avec les insectes.

1978

Je veux comprendre comment fonctionnent les choses. Dans la chambre de maman, il y a une petite montre en or ronde avec un bracelet en cuir vert tout fin. Maman n'est pas là. Elle est au *Groupe Femmes*. Je cherche sur le bureau. Je soulève les stylos, je regarde dans les casiers en prenant soin de tout remettre exactement où c'était. Maman sait précisément comment sont rangées ses affaires. Je dois faire attention. La montre est dans la boîte de papier photo vide où sont rangées les cartouches d'encre et la gomme. Je prends la montre dans ma main. Le bracelet est déchiré. On ne peut presque pas lire les chiffres tellement ils sont petits. Je tourne la molette. Les aiguilles sont minuscules. Elles tournent à toute vitesse. Je mets la montre contre mon oreille. Elle ne fonctionne pas. Elle est cassée. Je peux la prendre. Maman ne dira rien. Elle ne s'en rendra pas compte.

Je vais dans le débarras. Je ferme la porte à clé. C'est mon endroit secret. Il n'y a que moi qui ai le droit de venir faire des choses ici. Ici, c'est moi le chef. Il n'y a personne à la maison. Je mets la montre sur l'établi. Je sors mes outils de la boîte à biscuits carrée en fer-blanc. Je les aligne à côté de la montre. Marteau. Tenailles. Burin. Tournevis. Vrille. Clous. Je veux comprendre comment ça marche. Il faut que je voie comment c'est fait à l'intérieur. Les vis au dos de la montre sont toutes petites. Le tournevis ne s'adapte pas. J'essaie de faire levier avec le burin. Ça dérape. Je raye le dos. Ça n'a pas fonctionné. J'essaie encore. Non. Non. Ça ne marche pas. C'est trop serré. Je prends un clou pour faire levier. Ça dérape. Je n'y arriverai jamais comme ça. J'ai chaud. Je retourne la montre de l'autre côté. Avec le burin j'essaie de soulever la vitre. Ça ne vient pas. Un peu plus fort. Ça ne se soulève pas. Là, si un peu. Ça a bougé un peu. Non, presque pas. J'essaie d'enlever la vitre avec les tenailles en prenant là où j'ai fait une fente. J'appuie. Ça glisse. La vitre casse. Attention à ne pas me couper avec le verre. J'enlève les bouts de verre sur les côtés avec le tournevis. Ça raye le cadran. Je ramasse les morceaux avec la pelle et la balayette. Je les verse dans le fond de l'établi et je mets de la sciure dessus pour les cacher. La montre n'a plus de vitre. Le cadran est aplati. On ne voit pas ce qu'il y a dessous. Je tape sur la montre avec le marteau. Un coup. Deux. Le cadran est bien aplati. On ne voit pas encore bien. Plus fort. On ne voit toujours pas. Encore. Plus fort. Je tape sans m'arrêter. J'ai mal aux doigts maintenant. La montre est aplatie. Je ne vois pas dedans. Ça n'a pas fonctionné. Je suis fatigué. Je transpire. Je cache vite la montre dans la boîte à clous. Maman va bientôt rentrer.

1981

Un visage se forme progressivement sur l'écran du téléviseur. Des chiffres s'affichent. Un hurlement de joie résonne dans la ZUP. On entend les bouchons de champagne péter partout dans l'immeuble. Les gens sont très excités. À la télé, ils font la foire sur les Champs-Élysées. Mamie a eu un malaise dans sa salle de bain. On l'emmène à l'hôpital. Je pleure. Maman a un copain noir qui s'appelle Paul. Il vit au Bénin. Il nous écrit qu'il y a des difficultés politiques. Un jour on apprend qu'on l'a mis en prison. Ensuite on ne reçoit plus de lettres.

Guy et Cathy sont des cousins de maman. Ils viennent habiter à Lyon. Guy est très gentil, il me fait réviser les mathématiques sans s'énerver. Guy travaille à *Framatome*, il est très fort en mathématiques. *Framatome* c'est le nucléaire. *Framatome, c'est du sérieux. Ils sont très forts.* Cathy a une voix de petite fille. Elle ouvre toujours de grands yeux ébahis. On rigole bien avec eux. Ils aimeraient bien avoir un enfant mais ils ne peuvent pas.

Le samedi on va au marché biologique. Là-bas on connaît Dudu qui vend du vin bio. Avec ma sœur, on n'aime pas les choses bio parce qu'elles sont pas bien emballées. Et puis il y a toujours de la terre sur les légumes, c'est dégoûtant. Des fois on trouve des puces dans la salade. Maman dit : « *Et comme ça pour le même prix tu as la viande.* » On fait la grimace.

Un jour On croise Guy et Cathy devant la poste. Guy est excité. *Les écolos pédés ils sont très forts pour faire chier !* Cathy essaie de le calmer. Une amie de maman travaille dans une librairie anarchiste, *Le Soleil Noir. Action Directe* tue des gens. Des patrons. On en

parle à la télé. Des gens vont à l'hôpital psychiatrique. Il y a beaucoup de chômage. Il faut faire des économies d'énergie. C'est la chasse au Gaspi. Au cinéma il y a *L'empire contre attaque*.

Je lis un livre de science-fiction que j'ai trouvé dans la bibliothèque de maman. Dedans il y a l'histoire d'un groupe de touristes qui voyagent dans le temps. Ils viennent à notre époque pour voir une grande catastrophe.

1977

À l'école, je me débrouille toujours pour avoir au moins un ami. À deux on détruit le monde en paroles, pendant que les autres s'amusent.

1981

Le débarras à bricolage devient un camp de concentration pour mouches. Tout est pensé, organisé, testé. Baraquements des prisonniers : boîtes en plastique avec couvercles percés. Camp principal sur l'établi. Matériel de torture rangé par ordre d'utilisation : les prisonniers doivent durer le plus longtemps possible. Au-dessus de la porte les corps des meneurs fichés avec des épingles, afin que ceux qui entrent ne se fassent pas d'illusions sur le sort qui les attend.

Enfermé à double tour dans la salle de bain pour interrogatoire. Les mouches sans ailes, tombent dans la baignoire. Le robinet d'eau froide est ouvert. La pomme de douche est maintenu à quinze centimètres des prisonniers. Le robinet est refermé. Les prisonniers rampe dans la baignoire. L'opération est répétée. Les plus forts survivent. Les corps des autres sont entraînés par le tourbillon d'évacuation. Les survivants sont transportés un par un à la cuisine. Ils sont séchés à la flamme de la cuisinière. Beaucoup brûlent. Ceux qui survivent repassent à la douche.

1984

Fabrice, l'éducateur qui s'occupe de nous, gare la fourgonnette sur le minuscule parking au sommet de la falaise. Ses cheveux sont emmêlés et ses yeux cernés. La nuit précédente on a dormi au fond d'un chemin de campagne. Vers deux heures, on se fait réveiller par les paysans. Épagneuls en laisse, fusil de chasse sous le bras. *Propriété privée. On a failli tirer, on pensait à des voleurs. Restez pas là.* On finit la nuit sur une aire de repos le long de la nationale. *Je roupille, faites pas trop de conneries*, lâche Fabrice en bâillant. Il tire la porte et s'allonge sur les sièges avant. Il y a du vent, dehors ça caille. On s'assied dans l'herbe rase, face à l'océan. Je bâille. Les autres ne disent rien. Le soleil se reflète faiblement sur l'eau. Une vague émerge lentement à la surface, puis enfle en se rapprochant de la côte. L'écume éclate, se disperse au vent. Au loin une autre vague roule à la surface. Je ferme les yeux.

Le lendemain de mon arrivée à ce camp d'été Stéphanie entre dans ma chambre. Je suis accoudé à la fenêtre en compagnie de Thierry, qui brûle des allumettes. Il les regarde se consumer jusqu'à ce que la flamme lui lèche les doigts, puis les laisse tomber dans la cour. Elle s'approche *est-ce que tu veux sortir avec moi ?* La flamme de l'allumette frôle mon avant-bras. *Non.* Elle referme la porte en sortant. La flamme me brûle. Je gifle Thierry. *Ne recommence jamais ça.*

Une boum. Je bois de la bière. Je suis couché sur le sol, pris de spasmes sur AC/DC. Ma tête martèle le carrelage.

On reste face à l'océan sans rien dire. De temps en temps on pousse un caillou dans le vide. De la buée sort de nos bouches.

Fabrice, qu'est-ce qu'on branle, mec ? Il bâille, regarde sa montre. *Avec le budget qu'on a, on risque pas d'aller bien loin. On n'a qu'à rester là aujourd'hui, c'est chouette ici. Si vous voulez ce soir on achètera des 'guez et des binzs.* – *Ouais, super, mec.* Il se roule une cigarette. *Vous traînez pas trop loin, OK ?* Il s'appuie sur le volant, pensif. Je me regarde dans le rétroviseur. J'ai un nouveau bouton sur la joue. On va s'asseoir derrière la fourgonnette. Brahim décolle les autocollants rectangulaires *Europe N°1* collés sur la vitre arrière. Clément fait les cent pas en shootant dans des cailloux. Thierry siffle le générique de *Starsky & Hutch* en tapotant le rythme contre sa cuisse. Je tripote mon bouton du bout des doigts. *C'est la mort...* – *C'est la faute au dirlo, ce pédé d'enculé de sa race de tapette.* – *Mes vieux vont écrire à la mairie.* – *Y va se faire buter avant la fin il va pas comprendre.* – *Hinhinhinahahiiii*, Faouzzi, qui est assis sur un gros rocher rond, ricane comme une chèvre.

On traîne sur la plage. On prend un sentier bordé d'arbustes décharnés et de feuilles de PQ usagées. On marche le long des pans de roche noire de la falaise. L'écume vient lécher la plage, ne laissant qu'une trace blanchâtre à la surface. Le sable humide garde l'empreinte de nos baskets. On marche jusqu'à un monticule rocheux. On grimpe dessus. Une coquille de moule craque sous mon pied. *Trop la mort...* – *Si seulement y'avait des meufs...* – *T'as vu la gueule qu'elles ont celles du centre* – *T'as jamais touché une femme.* – *Et ta mère je l'ai pas touchée peut-être ?* – *La tienne elle suce le directeur d'Auchan.* – *Ho, pas les mères !* Mon doigt tourne autour du bouton, appuyant dessus de temps à autre. *Stéphanie elle a des putains de gros tchoutchs.* Faouzzi ricane. *C'est*

une salope, comme sa vieille dans le quartier, elle est connue. J'ai un pote qui se l'est tapée. – Attends que je le dise à son frère. – Si tu fais ça je te nique les couilles, sale balance. Au loin on aperçoit la silhouette d'un chalutier qui tangué. Le ciel est uniformément blanc.

On mange sans rien dire. Le vent est tombé. Il fait un peu plus chaud. Fabrice sourit. J'arrache la bande de gras d'une tranche de jambon. Je m'essuie les doigts sur mon jean. *La mayo ! – Tu me prends pour ton larbin ?* Clément lui balance une claque sur le plat de la tête. On est bien. Faouzzi a la chair de poule. *Putain je me les pèle dans ce pays de merde. – Rentre chez toi, si t'es pas content. – Ta mère ! – Le Fanta, man... Clément lance la bouteille à Brahim, qui l'attrape au vol. Fais chouf !* Il rebouche la bouteille et me la jette. J'essuie le goulot avec la paume de ma main. *Dis tout de suite que j'pue d'la gueule.* Faouzzi étouffe un rire. Une boîte de camembert passe de main en main. Je prends une poignée de chips dans le paquet éventré. Des miettes s'accrochent à mon t-shirt. Fabrice a le regard perdu sur l'océan. *On fait quoi ? – Je sais pas, on est peinarde non ?* Personne ne dit rien. *On ira chercher à bouffer plus tard. On trouvera un coin où faire du feu... – Oh, Faouzz, fait passer les BN, tête de nœud !* Faouzzi jette le paquet à la tête de Clément, qui se lève d'un bond. *La p'tain d'ta race !* Faouzzi se sauve en ricanant. *Grand caqe. – La vie de moi, quand je vais t'attraper...*

Une Renault 18 bleu marine se gare sur le parking. Un type d'une quarantaine d'années descend et sort du matériel de plongée de son coffre. Fabrice se roule une cigarette. *Jour m'sieur.*

On peut aller voir, Fabrice ? – Vous rangez le bordel d'abord. Je mets les emballages dans un sac. Clément roule en boule le paquet de chips vide et le balance en direction de la mer. *Jettes-y pas dans la nature, putain, t'es crade. – J'encule la nature et elle me le rend bien.* Clément lui tire la langue. On range le carton à l'arrière de la fourgonnette et on va regarder. Le type a rangé ses vêtements dans un sac de sport. Il le cale dans une anfractuosité de la paroi. Il remonte la fermeture éclair de sa combinaison jaune et noire, passe les sangles des bouteilles d'oxygène. *T'as vu son fusil sous-marin ? – Trop fort... – Il a un poignard !* Le type avance dans l'eau. Il porte l'embout à sa bouche, disparaît. On reste assis. Le soleil commence à poindre. L'océan est orange clair. On s'étend dans l'herbe. Fabrice bouquine adossé à la fourgonnette. *Trop la mort.* Thierry s'est remis à siffler son générique, dont il ne connaît que les trois premières mesures. *Quand je pense qu'on est samedi. Si j'étais chez mes vieux, je serais bien peinarde en train de mater la télé avec une bonne canette de Coca bien fraîche... – Putain les tchoutchs de Stéphanie. Mmmm, la salope, la paire qu'elle a... – Et la chatte de ta mère ! – Toi ta mère, même les chiens en voudraient pas.* Faouzzi s'étouffe de rire. Je regarde le ciel, les bras en croix. Les nuages s'effiloquent tristement. Brahim est accoudé à côté de moi. *Dans mon quartier, à la Grappe, les mecs font un truc, ils jettent une poignée de fléchettes en l'air et ils se couchent par terre, en étoile. – Des VRAIES fléchettes ? – Avec les pointes et tout, la vie d'moi. – Tu balourdes. – T'as jamais mis les pieds dans mon quartier. Là-bas les mecs ils rigolent pas. – Les yeux fermés ? – Ça dépend du courage. Ceux qu'ont la latche regardent pas...*

Dans le cours de l'après-midi, on voit reparaître le plongeur un instant. Il pose sur le sable deux poissons attachés à une ficelle. *Il pêche...* – *Non, gros con, il tire ta mère au fusil. Un bon coup de harpon dans la chatte. – La chatte à ta mère elle est toute tordue. T'as vu la tête que t'as grand cake ?* Clément se lève et court après Faouzzi. Il lui fait un croche-pied. L'autre tombe. Clément met le pied sur son dos. *Elle te plaît pas, ma tête ?* Il s'agenouille sur lui, enfonçant le genou entre ses omoplates. *Aïe ! Arrête ! La vie de moi arrête ! Tu me casses le dos sale fils de pute !* Clément accentue la pression. *Je retire ! Arrête putain !* Il lui écrase le visage dans l'herbe. *Qu'est ce que t'as dit sur ma mère ? – Aïe ! Aïe ! Arrête. ARRÊTE ! AÏE ! J'ai rien dit, j'ai rien dit, j'retire.*

À quatre heures, on mange des BN et du chocolat avec du *Fanta*. Dans la tablette de chocolat, il y a la photo d'un moulin-à-vent. *C'est naze. – Vous êtes vraiment désespérants. Pour vous, tout est naze...* lâche Fabrice avant de se remettre à lire. Je mets les emballages dans un sac. Je vais le jeter dans la poubelle du parking. *Fayot ! Tu crois que je t'ai pas capté, à toujours faire le discret. Fayot, fayot !* Brahim, est près du bord. *Oh ! Les mecs, v'nez voir...* – *Oh ! Putain...* Le plongeur sort de l'eau en tirant derrière lui une raie, fichée à son fusil. Il quitte ses palmes. Il va chercher son sac. Il se déshabille. *Baraque, le mec...* – *Ça t'excite gros pède ? – Y'a que ta mère qui m'excite.* Le plongeur s'engage sur le sentier en laissant la raie sur la plage. *'Soir, m'sieur.* La voiture démarre. Fabrice pique du nez sur son livre.

On descend en courant. La raie fait plus d'un mètre cinquante de long. Un petit trou perce le centre de son aile droite. Sa bouche s'ouvre et se ferme à un

rythme régulier. *Ça vit encore ? – Y'a pas de sang...* Clément touche la peau du bout de sa basket. *C'est comment ? – C'est dur. – Fais voir...* L'un après l'autre on tâte la raie avec nos chaussures, sauf Faouzzi, qui est éccœuré. *T'as la lache, Faouz ?* On touche le bord des ailes. La bouche s'ouvre et se ferme. *Y'a pas d'yeux...* Thierry désigne deux fentes étroites à l'avant. *Ça doit être ça. – C'est pas des yeux. – C'est quoi alors ? – Qu'est-ce j'en sais ?* Brahim appuie légèrement sur le ventre. *C'est comment ? – Essaie...* C'est ferme, comme un bloc de caoutchouc très compact. Petit à petit on se met à donner des coups de pied dedans. Doucement au début, puis plus fort. *Hé, les mecs, on parie que je monte dessus ?* Thierry pose un pied sur le ventre, puis le deuxième. Il est dessus. La bouche s'ouvre, se referme. *Fais gaffe, la vie d'moi, elle va t'éjecter.* Il saute sur le ventre. *Que dalle !* On monte dessus à tour de rôle.

On la retourne sur le ventre. Son dos est gris. *Tu vois c'était les yeux. – J'en sais rien, peut-être que c'est les trous d'nez...* – *Les trous d'nez ? Gros deb' va. – On fait quoi ?* Clément part en direction de la falaise et il revient avec un bâton. Il met un coup sur l'aile gauche. La raie ne bouge pas. Un deuxième coup. *Fais voir. – Attends...* Il frappe des deux mains. Ça claque sec. Faouzzi plisse les yeux. *Tiens...* Brahim prend le bâton et donne un coup. Il me le passe. Je tape le plus fort que je peux. Ça rebondit. La bouche s'ouvre toujours aussi régulièrement. C'est le tour de Thierry, puis de Faouzzi. *C'est crade. – Mais non, vas-y, tu vois bien que ça fait rien.* On tape dessus à tour de rôle pendant une demi-heure. Sur le ventre, sur les ailes, sur la tête, sur le dos, sans arriver à quoi que ce soit. Pas une marque, pas une

écorchure. La bouche bouge toujours. Nos cheveux sont humides de transpiration. On a les paumes des mains écorchées.

Bougez pas, les mecs, on revient ! Brahim et Clément s'éloignent du côté de la falaise. Ils reviennent avec un parpaing. *PUTAIINN, les mecs !* Le bloc s'enfonce dans le sable. On regarde la raie sans rien dire. Je lui file un coup de bâton. *T'excite pas, ça sert à rien.* La bouche remue toujours. *Poussez-vous.* Clément et Brahim soulèvent le parpaing. On retient notre respiration. *À trois. Un... Deux...* Ça tombe sur la raie avec un choc mat et ça rebondit dans le sable. On recule d'un pas. *Vous avez failli me le jeter dessus ! – Je t'avais dit de te pousser.* On s'agenouille au-dessus de la raie. La bouche bouge toujours. Il y a juste une légère éraflure blanche sur le cuir. *PUTAIINN...* On balance le parpaing dessus. Dix. Quinze fois. *PUTAIINNN elle est coriace. – Tu vas crever, salope ! Allez, prends ça. PRENDS ÇA !* D'autres écorchures apparaissent. La bouche bouge encore un peu. *Bien au milieu, vise bien au milieu ! Fais gaffe, LÀ !* À chaque coup on recule pour éviter le rebond. *Jusqu'au sang ! – Ouais, jusqu'au sang. – On va la faire cracher.* Une entaille un peu plus profond finit par apparaître dans la chair blanche. *Fais voir le bâton...* Brahim enfonce le bâton dans la plaie. *Putain, les mecs...* Je l'aide à faire pression. Le bâton s'enfonce d'un demi-centimètre. La bouche ne bouge presque plus. Toujours pas de sang. On marche sur la plaie, qui s'élargit, puis on triture dedans. *C'est quoi ce truc ? – Ça doit être les boyaux.* Je sors le bâton. Un suc marron clair est collé au bout. *Putain c'est gerbant – On dirait ce que ta mère fait à manger. – Regardez les mecs...* J'approche le bâton de la

bouche, *miam, miam.* – *T'es crade.* On rigole. Clément : *Y'a toujours pas de sang.* Il soulève le bloc de béton et le balance dessus. J'évite de justesse le rebond. *Putain, t'es cinglé ! – Poussez-vous, je rigole plus.* Il le ramasse. Il prend du recul.

Le ciel s'obscurcit très progressivement. Le soir ne va pas tarder à tomber. La plaie s'est bien agrandie. Ce n'est pas très profond, les bords sont déchiquetés. *Ça saigne pas. – Là, y'a du jus noir. – C'est pas du sang. – La chienne...* De la sueur goutte le long des tempes de Clément. Les boutons de ses joues luisent. J'enfonce le bâton dans la plaie. Je force un peu. Quelque chose se déchire. Je suis dans la gorge. *Attendez, attendez les mecs...* Ça force encore. Je réussis à faire bouger la bouche. *Elle parle, vous avez vu, elle parle...* Ils regardent la bouche s'ouvrir et se refermer, émerveillés. *Fais voir.* Clément prend le bâton. Tout en faisant bouger la bouche il dit d'une voix de fausset : *Oh, oui, enfonce-la-moi profond, oui c'est bon chéri, encore, oui, encore, mets-la-moi bien fort, oui, OUIIIII, ouiiiiiiiiii, encore, c'est moi, madame Faouzzi !* On éclate tous de rire, sauf Faouzzi, qui décroche un coup de pied en direction du cul de Clément, qui l'évite. *Vas-y mon chéri, elle est bien grosse !*

1977

Maman fait des gâteaux à la noix de coco dans la cuisine. Maman n'aime pas faire la cuisine. Elle est énervée. Je suis tout excité. Je tourne en rond en chantant. *CE SOIR ON VA MANGER DES GÂTEAUX !* Maman transpire. Elle dépose des petits tas de pâte à biscuit sur la plaque du four. *CE SOIR ON VA MANGER DES GÂTEAUX !* Maman serre les dents. Ses yeux sont méchants. Elle n'arrive pas à faire des tas bien ronds. Avec ma sœur, on tape dans nos mains. *DES GÂTEAUX ! DES GÂTEAUX ! GÂTEAUX ! GÂTEAUX !* Maman enfourne la plaque. Elle essuie ses mains pleines de farine sur le tablier. *BIENTÔT ! BIENTÔT ! Bientôt l'heure des gâteaux !* Maman fait la vaisselle. Les assiettes claquent dans l'évier. Elle casse un verre. Avec ma sœur, on court dans l'appartement en chantant. *Bientôt les gâteaux ! OH ! OH !* On claque les portes et on saute sur le canapé, puis on retourne vite voir l'heure sur le réveil de la cuisine. *Bientôt, bientôt !*

Maman est assise devant la table. Elle se lève. Elle allume la lampe du four. Elle tourne les boutons. Elle sort la plaque. Les gâteaux sont prêts. Elle met la plaque à refroidir sur le balcon. *Ça y est ! LES GÂTEAUX SONT PRÊTS ! Hé ! Hé ! On va pouvoir les goûter. Tu lui demandes. Ah non pas moi ! Demande-lui toi ! J'ose pas. Bon ben alors on n'en mange pas. Si j'ai trop envie. Bon j'y vais mais il y en aura que pour moi, ça sera bien fait pour toi*

Maman ? On peut goûter un gâteau ?

Maman m'attrape par le bras. Elle me secoue en criant. *TU ME FAIS CHIER. TU COMPRENDS TU*

ME CASSES LES COUILLES. ÇA FAIT UNE HEURE QUE VOUS ME TOURNEZ AUTOUR. UNE HEURE ! TU LES VEUX CES PUTAINS DE GÂTEAUX ? TU LES VEUX ? EH BEN TU VAS LES BOUFFER ! ÇA CROIS-MOI QUE TU VAS LES BOUFFER ! JE VAIS TE LES FAIRE REGRETTER. TU VAS LES MANGER JUSQU'À EN ÊTRE ECŒURÉ. Elle me jette sur une chaise. Elle ouvre la porte vitrée du balcon. Elle balance la plaque de gâteaux sur la table. *TU LES VOULAIS CES GÂTEAUX, HEIN ? ALORS MAINTENANT TU LES BOUFFES. UN PAR UN. TU NE QUITTERAS PAS CETTE TABLE TANT QU'IL EN RESTERA UN.* Je suis assis devant les gâteaux. J'en prends un et je le porte à ma bouche. Je n'ai plus envie de gâteau. De la morve coule de mon nez. Je n'ai pas le droit de pleurer. Je me force à manger le premier. Il est trop chaud. Ça me brûle la langue. J'ai du mal à mâcher. J'avale. J'en prends un deuxième. Puis un troisième. Puis un quatrième. Je dois tous les manger. J'ai un goût de morve salée dans la bouche. Je regarde devant moi. Je prends un autre gâteau. Je mâche. J'avale. Un autre. Encore un autre. La plaque est pleine. Six rangées de douze gâteaux à la noix de coco. Je suis presque à la fin de la première rangée.

1987

Les produits chimiques rejetés par les cheminées de l'usine sentent la merde. Odeur prononcée de chiasse aigre qui plane sur la ville quasiment en permanence.

Réunion de famille dans la petite maison ouvrière carrée dont les murs gris commencent à se fissurer. Ma grand-mère, veuve, est à la retraite anticipée de l'usine de médicaments. Ma mère est institutrice. Ma tante divorcée est infirmière de prison, elle vit avec mes deux cousins de dix et onze ans. Mon oncle, divorcé, travaille à l'usine de médicaments de la ville. Il prend ses repas chez sa mère midi et soir.

Je m'entaille le pouce en épluchant les patates pour la purée. Une coupure large et superficielle. La purée est trop liquide dans la casserole, ça accroche, ça fait des bulles qui m'éclaboussent les avant-bras. Il y a trop de lait. *Bon alors, c'est pour aujourd'hui ou pour demain ? Moi je bosse, cet aprèm'...* – *Embête-le pas, tu vois bien qu'il a du mal.* – *Je rigole, bordel ! Il y sait bien que je rigole...* – *Ça n'est peut-être pas le moment, tu vois bien...* – *Houlala, si on peut même plus blaguer ici !* – *Ne m'engueule pas.* – *Je t'engueule pas, mais je dis que si on peut même plus blaguer c'est grave. Dans ces conditions je ferais mieux de rester bouffer au boulot. Je m'emporte un tupperware et hop !* – *Ah, j'ai encore perdu une belle occasion de me taire.*

C'est prêt ! La casserole est posée bruyamment sur le dessous-de-plat en fonte. Mes cousins : *Miam miam !* Je sers. *Eh ben putain elle m'a l'air bien liquide ta purée...* Les mâchoires crispées. *Houla, fais attention, t'en verses*

à côté ! – Merci – Merci ! – MER-CI. – Merci... Le néon grésille au-dessus de nos têtes. Dehors le ciel est gris. Nous mangeons en silence. *Eh ben c'est pas une réussite, ton truc. – Embête-le pas. – Je rigole ! C'est pas vrai. JE RI-GO-LE ! – Moi, ce que j'en dis, enfin bon, je me tais...* – *C'est vrai, tu trouves que ça ressemble à de la purée ? On dirait de la chiasse ! AH AHAHAHAH !* Je me lève pour aller aux toilettes.

Dans le couloir je m'arrête face à la glace. Je comprime un bouton rouge au maximum, jusqu'à m'entrer les ongles dans la couche supérieure de l'épiderme.

Je reviens à table. *Eh ben dis donc, il t'en faut du temps pour pisser...* – *Je veux bien en reprendre de ta purée, me dit un des mes deux cousins. Tu peux m'en donner encore un peu s'il te plaît ?* Je me lève, je prends la casserole. La casserole atterrit sur son assiette. *Tu veux la finir ? Tu aimes ça ? HEIN TU EN VEUX ENCORE ?* Tout le monde est tétanisé. La lèvre inférieure de mon cousin tremble. *HEIN, TU EN VEUX ENCORE ? EH BEN TU VAS LA BOUFFER CETTE PUTAIN DE PURÉE. JE TE JURE QU'IL EN RESTERA PAS UNE CUILLÈRE. BOUFFE !*

1982

À partir du collège, les filles deviennent des choses étranges. Je ne sais pas comment m'y prendre avec elles. Je n'essaie pas vraiment, non plus. Les femmes à poil de *Playboy* et de *Lui* sont parfaites, irréelles, inaccessibles. Quand on en a fini avec elles on peut les déchirer et les jeter à la poubelle.

1988

Je passe des heures dans ma chambre à faire des pompes, à m'entraîner à frapper *là où il faut*, à l'aide d'un couteau.

Je lis tout ce qui concerne les armes à feu, les armes blanches, j'apprends à construire des pièges, je me documente sur les techniques pour tuer un être humain à mains nues.

1987

Sarah, la monitrice blonde vient nous chercher. *Allez, ça va commencer.* Les autres viennent de se pulvériser du déodorant sous les bras, sur le torse et dans le slip. Ils descendent dans le hall. Je n'ai pas levé la tête de mon oreiller. *Allez... – Je ne viens pas.* Sarah se tient dans l'encadrement de la porte. Ses bras sont croisés sur son polo à travers lequel pointent des seins fatigués. *Tu es malade ? – Non, je n'ai pas envie d'y aller.* Elle me regarde d'un air las. Ses traits sont tirés. Une cicatrice barre sa lèvre supérieure, attirant le regard sur ses dents noircies. *Tu viens comme tout le monde. – Ce n'est pas pour t'embêter. Je préfère rester seul. – S'il te plaît, ne fais pas d'histoires.* Je descends en traînant le pas. Dehors, face au château, Solange, la monitrice en chef s'entraîne pour le concours de saut d'obstacles. Elle monte Abraxas, un pur-sang. Le cheval enchaîne les obstacles en une course limpide. J'entre dans le brouhaha des deux cents personnes réunies dans la salle d'animation. Deux gros amplis cassettes sont installés de part et d'autre du carrelage. Sur le mur du fond pend une banderole GRAND RADIO-CROCHET, inscrit au marqueur orange fluorescent. Des groupes se sont formés. Tous bien peignés, parfumés, en chemise et en pantalon à pinces ou robe d'été pour les filles. Certaines sont maquillées, elles tiennent conciliabule en petit cercle, les mains sur les épaules. Parfois, une d'entre elles lève la tête, désignant un garçon, que toutes toisent aussitôt, avant de refermer le cercle. Je me mets dans un coin, face à la porte vitrée. Le soleil décline lentement derrière la forêt qui barre l'horizon. Solange flatte l'encolure de la bête après

chaque obstacle. Bientôt il fera nuit. *Chers amis, nous avons l'honneur de vous accueillir ce soir pour le grand radio crochet des Belettes ! – OOOUUUAIS ! – Attention, messieurs, ce soir, vous allez faire briller les yeux de vos belles !* – Un garçon est poussé en avant par ses copains. Il les regarde avec un regard noir, mime le geste de les frapper avant de rentrer dans le rang en souriant.

La silhouette de Solange s'abat sur l'obstacle, entraînant plusieurs barres dans sa chute. Un jeu vient de s'achever. Ils sont en train de désigner les participants au suivant. *Tu te caches, mais tu n'es pas invisible.* Patrick, qui tient le micro, me regarde avec un sourire immaculé. *Allez, c'est ton tour.* Ses biceps saillent, tendant les manches de son t-shirt. *On ne va pas t'attendre cent sept ans...* Je fais « non » de la tête. Ils me regardent tous, comme si j'étais un monstre. *Il faut que je vienne te chercher ?* J'avance au milieu de la pièce. Solange a-t-elle vraiment chuté ? D'autres sont désignés. Nous nous retrouvons en ligne, six garçons. Six filles sont à leur tour désignées. *Ce jeu s'intitule : chaussure à son pied. Nous allons former des couples. – OOOUUUAIS ! – Puis, chaque fille devra tâter le mollet de son partenaire. – AhAhAhAhAh ! – Ensuite, on lui bandera les yeux. Puis on la placera face à un garçon dont elle devra, en tâtant son mollet à l'aveugle, dire s'il s'agit bien de son partenaire. En cas d'erreur, elle recevra une tapette. – CHAUSSURE À SON PIED ! CHAUSSURE À SON PIED !* On désigne nos partenaires. *Inutile de vous le rappeler : partenaire d'un jour, partenaire toujours !* La fille que l'on me présente a l'air encore plus timide que moi. Je relève ma jambe droite de pantalon jusqu'au genou. Chacune des filles palpe le mollet de son partenaire pour le mémoriser. *Attention, mesdemoiselles, n'y allez pas trop fort, ces*

messieurs sont fragiles, vous risqueriez de les abîmer ! – AHAHAHAHA ! Elle me touche du bout des doigts, en évitant mon regard. Un frisson glacé me parcourt. Le jeu commence. La première réussit. La deuxième se trompe. La paume du garçon effleure sa joue. C'est mon tour. On saisit ma partenaire par les épaules, on la fait tourner sur elle-même, on lui a fait faire quelques pas, puis on lui a fait effectuer un nouveau tour sur elle-même et on la laisse face à moi. Elle s'agenouille, vacillante. Ses mains tâtonnent à la recherche de ma jambe. Je retiens mon souffle. Ses doigts se posent sur ma cheville, remontent le long de mon mollet. Elle reste muette. *Alors, s'agit-il du grand amour ? Est-ce lui le partenaire ? – Non, je ne crois pas...* Je retiens ma respiration.

La violence de la gifle résonne dans la pièce.

Elle tombe à terre. Elle pleure.

Il y a un grand moment de silence.

Les autres me regardent.

Je m'attends à ce que, d'un instant à l'autre, tout le monde éclate de rire.

Seul dans la chambre commune.

La lame de mon couteau corse *vendetta* fait des allers et retours sur la cuisse, le long de mon poignet, ôtant délicatement les différentes couches de l'épiderme.

Je marmonne *machine sourde et tempête, machine sourde et tempête, tatoue mon âme à mon dégoût.*

1983

Chaque fois que je me masturbe, je supplie Dieu de me pardonner.

Seigneur Jésus,
Au nom du père,
Du fils
Et du Saint-Esprit,

Je t'implore de pardonner mes péchés.
J'ai été sale et mauvais, je sais.
Je n'ai pas pu m'en empêcher.

J'implore ta clémence,
Même si je ne la mérite pas.
Je t'en prie, Jésus
Ne sois pas trop dur avec moi.

Châtie-moi demain,
Je ne mérite pas mieux,
Mais ne sois pas trop sévère
Avec moi après-demain.

Je te remercie Seigneur.
Amen.

1985

Un des ex de ma mère m'amène au stand de tir.
C'est quelqu'un de calme, qui fait de la compétition.
Discipline : arme de poing.

J'apprends à tenir une arme. À recharger. À ne pas trembler. À ne pas perdre le contrôle sous la violence du coup.

Chez lui, il m'apprend à fabriquer des balles.

1984

Une fille m'embrasse de force. Ensuite elle m'attire dans son lit pour que je la tripote. Sa langue dégoûtante s'enfonce dans ma bouche. Je reste immobile.

La fille téléphone à la maison. La fille m'écrit des lettres pour me dire qu'elle m'aime. Des lettres avec des cœurs. Des lettres écrites à l'encre violette. Des lettres qui sentent le parfum. Le parfum que la fille met sur les lettres est écœurant.

Les lettres de la fille me donnent envie de vomir.
Je les déchire en minuscules morceaux.
Je mets les morceaux dans une boîte de conserve vide.
Je craque une allumette.

1979

Un gros autocollant rond. Le fond est jaune, au milieu il y a un soleil orange vif avec des yeux noirs en tête d'épingle et un sourire. Autour est écrit : *nucléaire non merci*. On le trouve sur toutes les voitures des amis de maman. Surtout sur les 2 CV. Les gens sont contents de l'avoir. À ma sœur et à moi, on nous en donne plusieurs. On nous les achète. On est content d'en avoir.

C'est un autocollant blanc avec un chardon noir. Dessus c'est écrit : *Larzac*. Je sais ce que c'est : il y a des gens qui font des manifs en tracteurs contre l'armée.

Je suis tout petit, je me souviens juste de gens qui parlent fort. Ils ont l'air contents d'être en colère. Il y a aussi le petit livre rouge de Mao. On le trouve posé en évidence sur la bibliothèque quand on va chez des gens. Mao c'est le président de la Chine populaire. À la maison il y a un livre qui s'appelle *La Longue Marche*. Dedans ce sont des peintures. On voit des Chinois avec des casquettes. Ils sont habillés en bleu. Ils ont le poing tendu en avant. Ils tiennent un drapeau rouge avec une étoile jaune. On les voit travailler dans les rizières et dans les usines.

Le 1^{er} mai, on va cueillir du muguet dans les sous-bois. Ensuite on va à la manif de la CGT. Ils crient des slogans dans les mégaphones. *Ah, làlà ! Oh, lolo !* Il y a une grande excitation. C'est la foire. Maman revoit plein de copains à elle. Tout le monde est content. Une fois on va aussi à la fête de l'*Huma*. Là-bas on me donne des autocollants et des posters de Marx. Marx, c'est un

barbu. À la maison il y a une bande dessinée qui s'appelle *L'histoire du capitalisme raconté en bande dessinée pour tous les parents de gauche et leurs enfants*. C'est un de mes livres préférés. Il raconte que gagner de l'argent c'est être un porc exploiteur.

Beaucoup de choses vont mal dans le monde. Au Chili il y a la dictature. En Argentine c'est la coupe du monde. Les Israéliens ont pris le pays des Palestiniens. Il y a la guerre au Liban. Ici il y a la crise économique. Dans les toilettes, il y a un poster avec les espèces en voie de disparition. Dans ma chambre il y a un keffieh noir et blanc, c'est un Palestinien qui me l'a donné avant de retourner faire la guerre au Liban. Dessus j'ai mis mon badge *nucléaire non merci*.

1982

C'est une maison de campagne louée cent francs par mois par maman et ses copines. Elles vont y passer les week-ends. Une petite maison en pierre, sans chauffage. L'été, elles se font bronzer nues allongées sur l'herbe, en ironisant sur les paysans ignares qui doivent passer leur temps à les mater avec des jumelles. J'associe très tôt l'idée de la nudité, qu'il faut pratiquer pour montrer que l'on n'est pas inhibé, à quelque chose de mauvais, pouvant susciter des réactions dangereuses. La première fois qu'elles se déshabillent, je vais me poster au sommet de la butte des châtaigniers. Je guette les hommes cachés dans les fourrés. Pendant des heures, j'imagine une meute de paysans aux mains calleuses surgissant des herbes hautes. Je me représente la scène du viol collectif dans ses moindres détails.

Un jour, je reste l'œil rivé à un vagin. Grotte brunâtre aux parois luisantes et ravinées, au sommet de laquelle un petit buisson noir et rêche est agité par le vent. Grotte immobile, dans laquelle je m'introduis par la pensée des milliers de fois, imaginant les conséquences terribles si on me surprenait en train de regarder. Imaginant la colère de maman, l'humiliation publique, la gêne. Plus je regarde et plus je prends de risques. L'excitation augmente au point que je suis obligé de me frotter contre l'herbe. Je sens les petits cailloux s'incruster dans ma peau.

Elles laissent Miche seule pour nous garder.
Sloane et moi on joue avec le vieux vélo. Les fils des

freins sectionnés pendent de part et d'autre. La roue avant a perdu ses boulons. Elle se détache dès qu'on lève le guidon. On a posé une planche sur une grosse pierre pour faire un tremplin. Sloane s'élanche en l'air avec le vélo. Miche va chercher une serviette. Elle fait le tour de la maison, un livre à la main. Je la suis avec un journal de bandes dessinées. Elle étend la serviette sur les pierres. Elle s'allonge. Je m'installe dans le vieux canapé en cuir rouge. Elle me jette un coup d'œil en souriant. Je lis. Elle ferme les yeux. Je jette des coups d'œil furtifs. Miche est grande. Ses épaules sont carrées, ses bras épais et un peu mous. Les mamelons de ses seins énormes sont très pâles. Sa toison est broussailleuse.

Un tracteur laboure. Miche s'est endormie. Une mouche se pose sur mon torse. Je la chasse. Je caresse du regard son corps alangui. Ma main droite se rapproche de mon sexe. Mes doigts touchent mon gland à travers le tissu. Les pages tremblent. Je cache mon sexe. Elle ouvre les yeux, fixe le ciel puis les referme. Je regarde ses seins. Mon sexe me fait mal. J'inspire. Plus bas dans la vallée, le tracteur termine un rang. Les seins de Miche montent et descendent. Ses cuisses sont constellées de grosses taches de rousseur. Une mouche se pose sur elle. J'expire. Je serre mon gland entre mon pouce et mon index. Je relâche la pression. Je serre encore. La herse du tracteur creuse un nouveau sillon. Je laisse couler un filet de bave au creux de ma main. Les ressorts du canapé me rentrent dans les fesses. Mes jambes pliées commencent à me picoter. Je mouille encore ma main. La salive sur mon sexe fait un chuintement visqueux. Je m'immobilise. Elle dort toujours. La mouche remonte sur son ventre. Le tracteur redescend. Le ciel est limpide. La

salive sèche entre mes doigts. Avec mille précautions, j'extrais mon sexe de mon short. La caresse du vent me fait frissonner.

Le bruit d'un choc réveille Miche. Nous contournons la maison. Sloane est à terre, le vélo coincé entre les jambes. La roue est tombée plusieurs mètres plus loin. *Tu as quelque chose ? – Je suis tombé. – Tu es sûr que tu n'as rien ?* Des traînées de terre zigzaguent sur ses jambes. Il a des brins d'herbe dans les cheveux. Miche se détend. *Vous avez eu la trouille ?* Sloane sourit en se tenant la jambe. Lorsqu'il soulève sa main nous voyons un trou au milieu de sa cuisse. Un petit trou rose et blanc comme de la chair de cochon. Puis des taches rouges apparaissent. Du sang épais coule le long de sa cuisse. Il s'effondre sur lui-même, comme un pantin désarticulé. Sa tête tape un caillou. Miche est sur lui. Elle me regarde désespérément. *Va chercher du secours. Fais quelque chose. Aide-moi. Aide-moi, bordel !* Je la regarde courir vers la ferme. Sloane saigne par terre. Un paysan arrive. Ils partent en voiture. Je monte dans la chambre. Je me glisse sous les draps, tout habillé. Je me caresse en pensant au corps de Miche. Je me caresse jusqu'à me mettre le sexe en sang. J'imagine qu'elle me remarque en train de la regarder, qu'elle crie contre moi, qu'elle me gifle. Je frotte plus fort mon sexe douloureux contre le tissu rêche.

1981

ET ÇA, ÇA, LÀ QU'EST-CE QUE C'EST QUE ÇA ? QU'EST CE QUE C'EST QUE CETTE HORREUR ? CE TORCHON QUE J'AI TROUVÉ SOUS TON LIT, C'EST QUOI, HEIN ? C'EST QUOI ? TU ES UN PORC. PORC ! PORC ! JE NE VEUX PAS DE PORC DANS MA MAISON. TU AS COMPRIS ? JE NE VEUX PAS DE PORC DANS MA MAISON, PAS DE PORC DANS MA MAISON ! RÉPUGNANT, TU ES RÉPUGNANT ! TU ME DONNES ENVIE DE VOMIR ! TU ES FIER DE TOI ? TU ES FIER DE TOI, HEIN ?

1988

Je capture deux mouches collées l'une sur l'autre. Elles sont reliées par un filament blanc.

Je sépare les mouches. Je les isole dans des boîtes de pellicules photographiques. J'arrache les ailes. J'arrache les pattes. Je déchire le sexe du mâle. Je le montre à la femelle.

1989

*Vous voulez qu'on appelle pour dire qu'on vient pas ? – C'est peut-être un peu tard... – Pas de panique, vous allez voir, ça va très bien se passer... Le bus s'arrête. Super le coin... – Je sens qu'on va vraiment s'amuser. – C'est où dans ce bordel ? On cherche un moment la maison numéro 197 au milieu des pavillons ceinturés de haies de thuyas rectilignes. « Gertrude », comme nous avons surnommé la fille qui nous reçoit, est bovine. Un mètre soixante-quinze, des cheveux roux filasse. L'air pas très éveillé, des grands yeux bleus inexpressifs, une bouche boudeuse surmontant un début de double menton. Le tout agrémenté d'un cul massif et de gros seins flasques. *On sonne ou on se casse ? – Y'a quoi à la télé ce soir ? – Ah, ha, ha !* Pierre-Yves presse sur la sonnette. Une forme floue apparaît derrière la vitre de la porte. *Vous êtes venus. C'est chouette. Un moment j'ai cru que vous aviez oublié – C'est pas notre genre. On pose les bières. Apéro ? – Hm, un p'tit pastis... – Ouais, un pastis.* Olivia fait non de la tête. Gertrude fait la navette entre le bar et la table. Elle porte des mules. *C'est tes parents sur la photo, là ? – Ça a l'air calme – Ouais, un peu trop. Je ne compte pas rester ici toute ma vie.* Une fontaine en stuc est posée au milieu du jardin. Le soir tombe. On ouvre les bières. Elle déchire un paquet de chips et de cacahuètes. Ludo sourit. Thierry aussi. Ma sœur pose une question. Un rire est étranglé. Sur le canapé, il y a des coussins en forme de cœur. Le caniche blanc qui est couché dessus me regarde de travers. Je me sers un verre. *Vous voulez écouter de la musique ? Vous aimez Police ? – Heu... – Ce n'est pas grave, mettez ce que vous voulez.* Thierry examine la pile*

de CD. *Ça te gêne si je mets une cassette que j'ai apportée ? – Vas-y. C'est chouette.* Elle caresse le caniche. L'index de Ludo frappe le pli de son jean au rythme de la musique. Je me demande ce qu'on fait là. Quelqu'un se racle la gorge, étrangle un rire. Je me sers un autre verre. On bavarde. Elles vont faire chauffer les pizzas dans la cuisine. On sort sur la pelouse. Je m'assieds sur une chaise de jardin. Un halogène s'allume sur la façade.

Y'a plus une goutte dans c'te putain de baraque... – Tu sais pas où on peut aller acheter à boire ? – Il y a une station avant le périphérique, ça ouvre toute la nuit. Je peux vous y amener avec la caisse de mes parents, si vous voulez. – Ouais, on va bien être obligés. Je monte dans la voiture. On remonte le périphérique désert. Des rires nerveux fusent à l'arrière. On s'arrête devant une station-service illuminée par des néons. On fait la queue. Un black derrière une vitre blindée fait coulisser un tiroir métallique. On pose les billets. Il fait coulisser la vitre. On prend les bouteilles. En partant Thierry bute dans une canette posée sur le rebord du trottoir. *Oh, fais gaffe mec, tu m'as niqué ma canette. – Excuse-moi, je n'avais pas vu. – Fais gaffe où tu vas quand tu marches. – OK, je n'avais pas vu, désolé ! – Oh ! Eh ! Tu m'dis pas OK. OK ? Tu renverses ma canette comme ça et tu m'dis OK ? Où tu vas, tu planes dans ta tête ? Ma canette elle est toute niquée. Quand je vais l'ouvrir elle va exploser, alors tu m'dis pas OK ! OK ? Pigé ? Tu m'dis pas OK ! OK ? – OK. Enfin, ouais, si tu veux... – Oh, j'te dis tu dis pas OK. – D'accord.* Un coup de boule fuse, avant qu'on ait pu comprendre ce qui se passe. Thierry est à terre, le nez en sang. La voiture des mecs s'enfuit. *Bande de balnaves.* On rentre. Thierry se tient la tête en arrière. Son t-shirt est imbibé de sang.

Sur le périphérique une voiture aux phares éteints nous rattrape. Elle arrive à notre hauteur. La vitre du passager arrière descend. Une canette vide vient heurter notre pare-brise. La voiture disparaît dans un crissement de pneus.

Pierre-Yves est seul au milieu du jardin. *Qu'est ce qui s'est passé ? – On est tombé sur des tarés qui ont défoncé la gueule à Thierry pour une histoire de canette.* Thierry est allongé sur le canapé, un gant de toilette imbibé de sang sur le nez. *Faut l'emmener à l'hosto pour lui faire des points – Pas pour un nez cassé. – Ça va passer tout seul. Il va avoir un gros hématome. – Il FAUT l'emmener à l'hosto.* À l'intérieur Olivia et Grégoire se caressent sur le canapé. Ma sœur rit toute seule, assise sur le tapis. J'ouvre une autre bière. Le caniche me regarde en montrant les dents.

Une voiture part pour l'hôpital. Je reste seul avec Getrude dans la maison.

Il y a des peluches partout dans sa chambre. Son rouge à lèvres lui macule le visage. J'écrase ses seins sous son t-shirt. J'ai du mal à trouver sa culotte à travers le collant. J'écarte ses jambes. *Attends, je vais t'aider.* Elle déboutonne mon pantalon, fait glisser mon sexe à l'intérieur. *Tu sais, je ne suis pas une fille comme ça. Je ne couche pas avec n'importe qui.* Je n'écoute pas. J'ai envie de vomir. *Mais toi c'est spécial, tu as de la force. Tu n'es pas faible. Je l'ai vu tout de suite.*

Le lendemain dans le vestibule elle m'agrippe le bras. Ses yeux sont tristes. Elle enfonce sa langue visqueuse dans ma bouche. Je la repousse.

1980

Le centre commercial, immense et plat. Sur la structure en tôle rectangulaire du centre commercial, les mots *Auchan* et *Ikea* en lettres lumineuses rouges, blanches, vertes et jaunes. À droite le terrain de foot boueux. À l'horizon, les HLM de la ZUP.

Dans l'ambulance arrêtée au pied de l'immeuble, une femme hurle : *ce n'est pas moi, pas moi, PAS MOI ! Laissez MOIII, LAIIISSEZZ MOOIII, AU SECOURS !*

L'ambulance s'éloigne sur le périphérique.

C'est le silence.

1982

S'endurcir. Surmonter les obstacles. Se battre. Ne jamais faiblir. Aller au-delà de ses limites.

Les leçons de ma mère portent. Je deviens plus fort. Je m'adapte. Je ne me contente plus de ce dont je suis capable. Je cherche plus loin. Je me reprends systématiquement.

Je fais progressivement partie du peloton des plus forts.

1984

Un bidon en fer rouillé. Un jeu de cartes. Le jeu du *pouilleux massacreur* : le gagnant appelle une carte au hasard. Le paquet est dépouillé jusqu'à ce que l'on trouve cette carte. Les cartes qui précèdent sont mises de côté. Celles qui succèdent sont éliminées. Il remonte sa manche jusqu'au coude puis il pose la main au centre du bidon. Tour à tour nous appliquons dessus une récompense déterminée par la couleur : une accolade pour le carreau. Une caresse pour le cœur. Un pincement pour le trèfle. Une chiquenaude pour le pique. Plus le paquet des cartes qui ont été mises de côté est épais, plus la torture dure.

Pour le carreau un coup de poing est asséné le plus sèchement possible. Une variante consiste à taper avec

le poing légèrement de biais, afin que les phalanges inférieures percutent les tendons. Pour le cœur une forte friction, partant du bout des doigts jusqu'au gras de la paume, est appliquée lentement. Lorsque la peau est entaillée cela arrache la couche supérieure de l'épiderme. Pour le trèfle, une torsion de la peau est maintenue jusqu'à ce qu'elle glisse entre les doigts. Certains plantent les ongles pour y remédier. Le pique se résume à abattre les doigts réunis en un faisceau dont dépassent les ongles. C'est la récompense la plus généreuse. J'ai oublié de dire que les perdants n'ont pas droit à l'erreur. Si l'un d'entre eux se trompe, offrant par exemple une torsion de peau au lieu d'un coup de poing alors que la carte est carreau, le rituel est suspendu. Le fautif est immédiatement complimenté par le gagnant, qui lui fait subir l'ensemble du jeu de cartes. Cela arrive très rarement.

Nous jouons au *pouilleux massacreur* depuis quatre jours. Chaque après-midi les gagnants sont récompensés pendant une heure en plein soleil. Lorsque le rituel s'arrête, ils vont se tremper la main dans la rivière. Une main tuméfiée. Violette. Entrecoupée de nombreuses entailles. Ils la bandent dans un mouchoir en papier, qu'ils changent lorsqu'il est imbibé de sang. Personne ne nous force à jouer. Personne n'ira se plaindre.

Michel encaisse les coups, sans un mot. Lorsque la torture s'arrête, il n'arrive plus à fermer les doigts.

On fait un autre tour.

AH, AH AH Ah, ce coup-ci je crois que c'est pour ta main ! – Allez, amène-la par là, qu'on lui fasse sa fête ! Je hoche la tête. Les cartes éparses sont rassemblées en un

tas. *Dix de pique*. On compte le tas. Le dix de pique se situe au milieu du paquet. Je remonte ma manche. J'étends la main au centre du bidon. Raphaël, qui joue pour la première fois, me fixe d'un regard interrogateur. *On va peut-être y aller, si on veut avoir le temps de faire un autre tour.*

Le premier coup est le plus douloureux. Je ne sens pas ceux qui suivent. Clément frappe avec une violence franche. Il recule d'un pas puis lance son poing en avant. Le bidon résonne d'un choc sourd. Je me retiens de crier. Il secoue la tête. *Pas mal, mec, pas mal, mais regarde ça...* Michel fait tourner son poing en l'air, avant de piquer de biais sur ma main. Je me mords la lèvre inférieure. *Joooli !* Le tas de cartes baisse lentement. *Ce coup les mecs, je la déchire.* Les premiers lambeaux de ma peau se décolent. *SSSuperrrbe !* La chair qu'il y a en dessous est blanche. Raphaël frissonne. Pique. Deux ongles s'enfoncent dans le bourrelet entre mon pouce et mon index. Carreau. Ghislain frappe tellement fort que le bidon vacille. *T'es vraiment une bête, mec. – HUN !* Des gouttes de sang perlent sur ma main. Raphaël ferme les yeux. Il arrête son coup à un demi centimètre au-dessus de ma main. *Frappe bon sang ! T'es un homme ou une femme ? – Moi les femmes, j'leur mets mon chibre.* Il frappe. *Attends, mais il a pas fait un pique, là ? – Si, pourquoi ? – C'était carreau. – Ouais, c'est vrai, c'était carreau. – Aiiiiiiii. Tout l'paquet ! – Mais qu'est-ce qui t'a pris ? Sans dec', tu crois qu'il va te faire des cadeaux ?*

On maintient son avant-bras contre le bidon. Son regard est fixe. Je frappe sans desserrer les lèvres. La violence de mes coups est telle que les autres n'osent pas faire de commentaires. Sa main enfle à vue d'œil.

1986

Je commence à avoir peur de moi, peur de mes envies, peur de la violence que je sens tapie tout au fond.

Je commence à parler à des gens, à raconter les choses horribles dont je me souviens, les choses subies, les choses que j'ai faites.

1985

Une vieille Diane dont les quatre pneus sont à plat. Elle n'a pas changé d'emplacement depuis le début de l'année. Un soir, avec Eddy, on ouvre la portière avant et on s'engouffre. On ne prend pas le temps de regarder, on ramasse tout ce qui nous tombe sous la main. En rentrant chez lui on est tellement excités qu'on n'arrive pas à mettre la clé dans la serrure. On déballe le butin sur son lit : cartes routières, ampoules de rechange, paire de gants, cric.

Voyant qu'en faisant attention il n'y a pas de risque on recommence et on se met à y prendre goût. Il ne se passe pas une semaine sans qu'on y retourne. Petit à petit, on se met à sillonner le quartier pendant la nuit à la recherche de voitures restées ouvertes. On sort Lascive, la chienne d'Eddy, entre une heure et demie et deux heures. Avant il y a encore des gens qui rentrent, après il y a des rondes.

Pendant ce court laps de temps il n'y a pas une voiture. Pas un type dans la rue. Pas une fenêtre allumée. On remonte les rues dans un sens, pour repérer les voitures dont le loquet est relevé, puis je fais le guet pendant qu'il les fouille. Parfois on y va même plusieurs fois par semaine. C'est l'aventure, on a le sentiment d'être libres. Passé une certaine heure les rues sont à nous. C'est notre secret. On n'en parle à personne. On ne vole rien d'important. Une fois on passe une heure à essayer d'arracher un autoradio du tableau de bord d'une fourgonnette. On laisse tomber.

Les samedis après-midi on traîne dans le centre ville. Dans les rayons de la FNAC, on revend des disquettes contenant des jeux piratés. On regarde les seins des filles. Eddy a les cheveux longs qui lui cachent les yeux, le teint blanc, les yeux fatigués. Il porte un treillis délavé de l'armée allemande qui lui donne une démarche molle, flottante. Moi j'ai les cheveux mi-longs gras, des boutons sur le front, je porte une veste en jean constellée de têtes de mort en métal.

Il vit avec sa mère au dernier étage d'un immeuble à l'escalier branlant. Dans le salon il y a des objets ramenés de voyages, des livres de Françoise Dolto, d'art africain, des encyclopédies. Aux murs il y a des nattes. La télé est dissimulée sous un tissu indien. Une échelle accède à la mezzanine où dort sa mère. La chambre d'Eddy est dessous. Il a une cage à hamster. Un jour il attrape une souris. Il la torture avec une aiguille chauffée à blanc. Je rigole. Eddy possède un ordinateur, un *Commodore 64* qu'il branche sur la télé. Les jeux sont sommaires. On bombarde des villes extraterrestres. On libère des

prisonniers de guerre américains au Viêt-nam. On fait des courses de FI. On écoute *Metallica*. Il me lit régulièrement les lettres de Sandra, une fille avec qui il est sorti quand il était en sixième. *Mon grand amour, je pense à toi en écoutant la cassette de « la Boum » quand je suis toute seule dans ma chambre. Je t'envoie un morceau de la tapisserie qu'il y a au-dessus de mon lit pour que tu penses à moi.* Sandra. P.S. : *As-tu la cassette de « la Boum » ? Sinon je peux te faire une copie.* On rigole. Au collège, il raconte à tout le monde qu'elle se tartine la chatte avec du dentifrice pour que ses poils poussent plus vite. En début de soirée on mange une pizza surgelée et on ouvre un litre de *33 Export* devant la télé. On zappe en cherchant des femmes excitantes. On est particulièrement exigeants. On les classe en quatre catégories : bandantes, super bandantes, baisables et à buter. Sa mère passe à côté de nous, le temps d'arroser les plantes ou de récupérer *Télérama*. Ils se chamaillent à propos des études. Le ton monte, mais elle reste calme. Après elle nous offre un verre de jus d'orange. Qu'elle soit là ou non ne change rien à notre attitude.

Eddy laisse traîner des bouquins de cul un peu partout dans l'appartement. Des *Penthouse*, des *Lui* et des *Newlook*. Grand ouverts sur des doubles pages de chattes béantes. Dans sa chambre, sur son lit, sur le bureau, sur le canapé, sur la télé, dans les toilettes. *Eddy tu pourrais au moins ranger ces cochonneries... – Écoute maman, je ne peux pas, je ne sais jamais quand j'aurai envie de me branler. Ça peut me prendre n'importe quand. Tu vois, si je les range, le temps que je les cherche mon envie aura passé... – Eddy tu es vraiment répugnant.* Et pour se branler on se branle souvent, chez Eddy. C'est même

notre distraction principale. En général il se branle dans sa chambre pendant que je me branle sur le canapé. Mais il arrive qu'on se branle tous les deux dans la chambre. Moi au bureau, lui sur le lit. Chacun les yeux fixés sur un magazine, remuant la tête au rythme du poignet. *Ah putain, je l'ai bien baisée celle-là ! PUTAIN COMME JE L'AI BAISÉE. ARH ! ARRRH ! PUTAIN LA SALOOOPE ! Elle a aimé ça...* Eddy aime faire vite. Moi je préfère prendre mon temps. *Putain mais qu'est-ce que t'es lent ! T'y arrives pas ou quoi ?* Une fois par mois le samedi soir on regarde le film porno de Canal +. Sans décodeur. On voit les formes des culs, des seins et des bouches, c'est suffisant. Les actrices font *AarzZ BZZz Brzz Bzzz. BZZzzz*. Une fois on se branle côte à côte sur le canapé. On éjacule tout de suite et on regarde la suite sans un mot.

Vers une heure et demie, on sort faire notre tour de repérage avec la chienne. On dépasse le *Monoprix* et on va voir du côté est de la Croix-Rousse. On remonte la rue lentement, en regardant ce qu'il y a d'intéressant dans les voitures restées ouvertes. Un couteau. Une sacoche vide. Une bombe lacrymogène. Des cartes routières. Parfois un paquet de cigarettes. Une bouteille de champagne. Des cassettes vierges. Ensuite on prend la rue dans l'autre sens. Je fais le guet pendant qu'il pénètre dans la voiture. Une fois, une voiture de patrouille passe au ralenti au moment où il sort d'une bagnole. Je cache le faisceau de la lampe de poche que je tiens, contre le flanc de la chienne. Je souris. Eddy fait semblant de fermer la portière à clé.

La police passe.

Une autre fois, on pique des sacs de voyage. Ils sont pleins de vêtements de femme. Des t-shirts *Snoopy*, des jupes, des sandales. On ramène tout chez Eddy et on fait le tri. Les culottes nous font marrer. On se les met sur la tête, on les renifle, on se masturbe dedans. Après on découpe les soutiens-gorge avec des ciseaux et on les jette à la poubelle.

1988

Je pleure souvent dans ma chambre où je reste éveillé toute la nuit à jalouser la vie des autres que j'observe par les fenêtres.

1978-1982

Je pleure allongé dans le noir. Le chat saute sur le rebord de mon lit. Je tends la main. Mes sanglots s'étranglent dans ma gorge. Il émet un miaulement interrogateur. Sa tête s'approche de mon visage. Son nez humide s'enfonce aux coins de mes yeux. Il me lèche de sa langue râpeuse. Je n'ose pas bouger. Il ronronne d'un souffle léger. Des ondes de chaleur me parcourent le corps. Soudain ses dents s'enfoncent dans mon nez. Il me lèche à nouveau. Mord plus fort. Ronronne. Un filet de sang coule de mon nez. Le chat enfonce ses pattes dans mes yeux en détendant les griffes. Je serre les yeux fermés

très forts. Je suis très excité. Il mord à nouveau mon nez. Cogne son crâne contre ma tête. Son ronronnement emplit la chambre, couvrant le ronflement irrégulier de maman.

1989

Le ciel est mauve. Je prends la montée Saint-Sébastien. Les voitures sont garées pare-chocs contre pare-chocs le long des trottoirs. Un chaton gris me dépasse en courant. Je tends la main pour le caresser. Il repart dans l'autre sens. Une fenêtre dévoilant un plafond à la française est éclairée au sommet d'un immeuble. De temps en temps une voiture remonte la rue. Le chat remonte la rue en courant. Il s'assied et me regarde. *Les chats, moi, ça me connaît. Tu vas voir, je ne suis pas méchant. Je sais là où il faut gratouiller. Derrière les oreilles. Sous le cou. Tu vas voir. Laisse-toi faire.* Le chat prend de l'élan. Il se précipite dans ma direction. Je tends la main. *Minou...* Il m'évite. Une voiture passe. Bruit de plastique qui se casse. Je reste immobile. Il est couché au milieu de la route. Je m'agenouille au-dessus de lui. Je glisse mes mains sous son pelage. Ses poils sont poisseux. Je le dépose sur le trottoir. Il ne miaule pas. Mes doigts palpent la tête, puis le cou, les épaules et descendent le long de la colonne vertébrale. Elle est cassée en deux points. Je le caresse, juste derrière les oreilles. Tous les chats aiment ça. Il ronronne en m'écoutant lui parler. Du sang coule de ses paupières. *Tout doux.* Ma main va et vient le long du flanc. Il me fixe de

ses yeux jaunes. *Ça va aller.* Mon poignet est engourdi. Je me redresse, j'étire les bras. Je fatigue. Je fais un pas en avant. Le chat me fixe d'un regard interrogateur. Je m'agenouille. Je recommence à le caresser. Très lentement, en ne le quittant pas des yeux. *C'est la fin. La machine est cassée.* Sa respiration s'alourdit. *Tout doux.* Ma main va et vient. Je caresse sans réfléchir. Il n'y a rien d'autre à faire. Un quart d'heure s'écoule ainsi. Je sens un sursaut. Le chat respire très irrégulièrement, de plus en plus vite. Puis ça s'arrête. Je reste immobile. Sa tête repose sur le côté, les yeux grand ouverts.

1996

Je chope le chat au réveil pour lui filer son vermifuge. Ça pourrait bien se passer, s'il collaborait. Je ne demande que ça. Mais monsieur ne veut pas avaler sa pilule. Il fait de la résistance. Alors le cirque recommence. *C'est à croire qu'il aime ça, chaque fois c'est de pire en pire. Regarde, non mais regarde, il le fait exprès, il veut pas la prendre...* Je l'attrape par la peau du cou et je m'accroupis au-dessus de lui. Je l'immobilise entre mes genoux. Marie est tétanisée. Elle me regarde faire les yeux grand écarquillés. J'entrouvre la gueule avec mes doigts. Elle introduit le cachet de vermifuge dedans. Je maintiens les mâchoires fermées avec mes mains. Je fais un bisou sur le crâne du chat parce que je l'aime bien quand même. Mais ce salaud recrache la pilule, et on est obligés de tout recommencer. Il est de plus en plus crispé. *Tu vas te calmer putain d'enculé de merde. Bouge pas, BOUGE*

PAS PUTAIN ! Il se tord dans tous les sens, comme une grosse anguille poilue. Sa peau glisse entre mes doigts crispés. Il recrache la pilule une deuxième fois en se débattant. *AAAAHhhr PUTAIN !* Je sens ses saloperies de griffes me labourer l'avant-bras. *SALE FILS DE PUTE !* J'étais déjà bien énervé, ça me fait exploser. Je le frappe pour qu'il se calme. Un seul coup sec. Rapide. Précis. Une juste punition. Il sursaute. Ensuite j'écarte ses mâchoires, il ne résiste pas, elle introduit le cachet à moitié fondu dans sa gueule, que je referme et tiens serrée plusieurs minutes. Ce con n'avale pas. Le cachet fond lentement sur sa langue. Ses yeux jaunes sont vitreux. De la bave dégouline de ses babines. Une fois qu'il a bien fini de prendre son foutu cachet, je lui rends sa liberté. Il file se cacher dans un coin sans demander son reste.

Après, on met des bonnes boulettes bien fraîches dans son écuelle, mais monsieur ne veut pas venir. *Tant pis pour lui. Il a qu'à faire son cinéma si ça l'amuse !* Elle ne dit rien.

Le chat marche d'une drôle de manière. Ses pattes arrière traînent un peu. Tout son arrière-train tremble un peu aussi. Marie me regarde de travers. *Je sais pas si je préfère un chat aux reins cassés à un chat avec des vers dans le cul...* Ça ne la fait pas rire.

1984

Je suis criblé d'impacts de balles. Du sang coule de ma bouche. Les filles de la classe me regardent avec dégoût. C'est mardi gras, je me suis fabriqué un costume avec un vieux t-shirt, que j'ai percé de blessures faites en papier toilette, imbibé de sirop de grenadine et de rouge à lèvres.

1985

Je me demande si je sentirais quelque chose en tuant un être humain.

1982

Au journal télévisé, un soldat iranien se fait écarteler par quatre jeeps.

1985

Le samedi après-midi, on se retrouve au local des *Flambeaux*. *Les Flambeaux* : organisation nationale de jeunesse destinée à former les corps et les esprits, datant de la fin de la guerre. Nous sommes censés organiser des excursions dans la nature. Chaque section a son écusson et ses codes d'honneur. Une fois par an, il y a un grand rassemblement national, avec compétition de montage de tente et d'allumage de feu, quelque chose de très sain. On n'y est jamais allés. Je ne sais même pas dans quelle mesure on est recensés comme section locale. On n'a jamais rendu de comptes à personne ni eu de contact avec d'autres sections. En deux ans on a fait une seule excursion. On est la section fantôme.

C'est l'automne. On part à six dans la caisse défoncée de Lucien. Il n'a pas le permis, pas d'assurance, les freins sont morts et il fait du cent cinquante en dérapant dans les virages. On est excités. J'ai la trouille. Je rigole d'un rire strident. On fait tourner une bouteille de 33. Il y a les *Clash* dans l'autoradio. *Should I stay or should I go ?* Je ne regarde pas la route. On arrive par une nationale à quatre voies. On traverse un embryon de zone industrielle puis on bifurque sur la droite. C'est une petite route bordée de champs. On dépasse un tas de fumier appuyé contre un muret. On entre dans le village. Je ne retiens pas le nom. Une dizaine de rues. Une unique cabine téléphonique. Une épicerie-quincaillerie. Une boulangerie fermée et un peu plus loin une demeure bourgeoise cernée d'un mur d'enceinte. Lucien s'arrête devant une grande bâtisse. *Là, LÀ, LÀ, BORDEL !* On

descend. Il sort une enveloppe et ouvre le portail. Les volets sont clos. Il allume. *Les bagages !* Erwan, Loïc et Jeannot déposent les sacs sur la table de la cuisine. Les murs du réfectoire sont tapissés de dessins d'enfants représentant le Christ et la Sainte Vierge. *C'est un truc aux bonnes sœurs. On le loue pour le week-end.* Lucien ouvre une porte qui donne sur un escalier en bois. Ça sent le moisi. On monte. Sous le toit, il y a un dortoir. Quarante lits en fer. *Vous pieutez là. Pas d'accès aux autres pièces.* On descend. Avec Jeannot on s'assied contre le mur. *Je repasse demain*, il fait en tendant les clés à Erwan. *Et pas trop de conneries. – Ouais, c'est ça...*

Viens, Loïc, on va se marrer. Erwan entre dans le poulailler. Loïc entre avec lui. Ils referment la porte. Ils courent après les poules. *Gaffe, sur ta gauche.* Avec Jeannot on se marre. Les poules détalent en zigzaguant. Elles s'envolent. *Elles ont VRAIMENT l'air con.* Laura ne dit rien. *T'attrapes ?* La poule rebondit contre le grillage. Une poignée de plumes blanches vole. *Raté ! – Recommence ! – Vas-y, j'attends. Vas-y ! VAS-Y ! – LÀ !* La poule effectue un arc de cercle en l'air. Loïc recule. Il shoote dedans. *BUT !* La poule heurte un arbre. Elle ne bouge plus. *Elle est morte ?* Erwan s'agenouille. *Nan. – Laura : c'était pas bien malin. – Elle est pas morte et puis ils feront pas gaffe, laisse bèt'.* On reste assis contre la bâtisse. Loïc se cure les ongles avec son *Opinel*. J'écris SATAN dans le sable avec mon doigt, j'efface. Je recommence. Erwan racle le sol avec ses éperons. Jeannot a l'air absent. Laura regarde fixement la poule, qui ne bouge pas. Une heure s'écoule. Puis d'un coup la poule secoue la tête et se remet à marcher. *VRAIMENT trop CONNES, ces poules. – Ben tu vois, elle est pas morte.*

C'était pas la peine de faire un flan. Bon, qui vient chercher des bières avec moi ? – S'tu veux – Vous avez de la monnaie ? On cherche dans nos poches. Tiens. – J'ai pas grand chose. – Que dalle. – Idem pour moi. – Vous assurez pas les mecs. – On vient avec vous ? – J'ai pas besoin de toutous. – On s'emmerde. – Eh ben suivez. Erwan se dirige vers le portail. Jean le rejoint en traînant le pas. On suit, à distance. Laura et Loïc se tiennent la main. Moi je shoote dans les graviers le long de la route. On dépasse un tas de fumier. *Putain, ça schlingue mortel !* Une vache décharnée nous regarde passer. On longe la nationale. Les bagnoles nous frôlent. *Wwweeooo.* Erwan est énervé. On marche les mains dans les poches sans rien dire. On arrive devant le centre commercial. Le parking est presque plein. On attend devant les chariots pendant qu'ils achètent les bières. Ils sortent. *Porte ça. Suivez-moi.* On contourne le bâtiment. Derrière il y a des containers. Des feuilles de plastique translucide gisent sur le sol. On entre dans un STOCK US. Au-dessus de la caisse il y a un drapeau sudiste. Le vendeur lit une revue d'armement. Erwan se dirige vers les parkas. On déambule dans les travées. Jean fouille dans une caisse en bois. *Trop le délire ces sacoches de l'armée allemande.* Il en examine plusieurs. Je suis content d'être avec eux. Erwan regarde une cartouchière. Il la passe à sa taille, se regarde dans la glace. *Bien !* Il la repose. À côté de la caisse, il y a des boîtes en fer avec des pansements. Dix francs. On en achète chacun une. Sur le comptoir, il y a une vitrine avec des armes : baïonnettes, poings américains, matraques télescopiques et bombes aérosol. On reste devant un moment. Dehors il fait nuit.

On reprend la nationale à la lueur des phares. *Wwweeoooo. WWWEEEOOO. PEUPEUPEUPEU ! – CONNARDS !* On prend la petite route. La silhouette d'Erwan se détache dans la lumière du lampadaire. Il ouvre le portail. La lumière filtre à travers les volets du réfectoire. Il décapsule une bière et s'allonge sur la longueur d'un banc en bois. Il met un avant-bras devant les yeux. Laura : *je fais à bouffer ?* Personne ne répond. Elle sort une boîte de purée déshydratée et une brique de lait. Elle fouille dans le placard. Je regarde les dessins. Des soleils et des sourires. Des cœurs et des oiseaux. *Jésus t'aime. – C'est naze, je fais.* L'eau bout. Je m'assieds. J'ouvre une bière. Au-dessus de la table est écrit : *La demeure du seigneur est éternelle.* Je bois la canette à petites gorgées. Loïc se cure les ongles avec son *Opinel*. Laura pose des assiettes orange à fond blanc sur la nappe. Jean se lève et rapporte des couverts. *Pouvez porter la purée ?* Je pose ma canette. J'aide Jean à porter la gamelle. *C'est malin, y'en a pour une semaine. – Je savais pas, pour les quantités. – Y'a pas de moutarde, je parie.* Laura regarde dans le placard. *Et ramène une cuillère en bois, pendant que tu y es.* Je fais le service. La purée est compacte. Je remplis la cuillère à ras bord. Je la verse lentement au-dessus de l'assiette. Ça glisse lentement dans l'assiette. *Ssssplof. Ssssplof. T'es crade,* fait Laura. *Ssssplof. Bon, on peut manger ? – Merci Seigneur pour ce repas de merde.* On entame le repas sans parler. Après on monte au dortoir avec les bières.

On est étendus sur les lits. La lueur du lampadaire passe à travers les volets. Erwan est un peu à l'écart. Loïc et Laura sont couchés l'un contre l'autre. Jean examine sa sacoche. *Du bon matos, c'est cousu sur tous les côtés. Ça va tenir longtemps.* Il défait et remet les sangles. Je sors

la boîte à pansement de ma poche. J'ôte la languette qui la ferme hermétiquement. Le pansement est empaqueté dans une feuille de papier gras. Avec il y a un sachet de poudre désinfectante. Je referme la boîte et je la range dans une de mes poches intérieures. Loïc défait le sien. Ça fait un carré de trente centimètres sur trente, pris dans une bande de gaze de deux mètres de long. *C'est pour les blessés au combat.* Loïc la noue autour de son front. *J'ai l'air de quoi ? – D'un con.* Il l'ôte et le laisse tomber sur le plancher. Laura se serre contre lui et lui murmure quelque chose à l'oreille. On ouvre une autre canette.

On sort faire un tour ? – Où ? – Tu verras. On descend. Il ferme la porte à clé. On marche dans la rue. Il n'y a pas un chien, pas une seule maison allumée. On dépasse la place. La cabine téléphonique. Le panneau d'affichage annonçant une foire aux vins à la fin du mois précédent. On sort du village. On arrive devant l'enceinte du parc. *Ça vous dit de faire un saut ? – Pas trop.* Dans le fossé il y a une Diane. Erwan s'approche. Il regarde à l'intérieur avec les mains en visière. Il ouvre la portière. Il entre. Loïc entre aussi. Ils fouillent la boîte à gants, dans laquelle il y a des cartes routières, quelques cassettes et un kit d'ampoules de rechange. Erwan passe à l'arrière. Il regarde dans le coffre. Il sort un triangle et une vieille couverture. On embarque tout dans une sacoche militaire. Il balance la couverture dans le fossé. On pisse sur la bagnole. J'essaie de marquer *ENCULÉS* avec ma pisse. Je m'arrête à la quatrième lettre. On rigole. *On va faire un tour au cimetière ?* Les fers de combat d'Erwan font des étincelles sur le bitume. *If I go there will be trouble, but if I stay...* Le portail du cimetière est ouvert.

On entre. On remonte l'allée centrale. Le gravier crisse sous nos pieds. Erwan marche sur une pierre tombale. Il danse le pogo. *So you got to let me know : should I stay or should I go ? Ta ta ta ta ta. TA TA TA TA ta ta TA TA. Crouic. Crouic. SHOULD I STAY OR SHOULD I GO NOW ?* On danse autour de la tombe. On envoie des coups de pied en l'air. *Faites pas autant de bruit, chuchote* Laura – *T'es soûlante, on peut jamais rigoler avec toi.* Loïc ne dit rien. La lune est presque pleine. On y voit très clair. Erwan s'assied sur la tombe et fait une parodie de hip hop. *Oh zarma ! Mon frère, je danse le break...*

On reste allongés sur les tombes. *J'ferai jamais l'armée. J' préférerais me suicider – Moi non plus – D'toute façon je serai mort à dix huit ans.* On reste allongés sans rien dire. *Demain on rentrera à Lyon et lundi faudra retourner en classe. – Faites pas chier, on est là pour s'amuser.* Erwan se lève d'un bon. *Ces fils de putes de cathos, je les encule ! C'est de leur faute si on vit dans un monde pourri !* Il s'élanche entre les tombes. Il renverse les photos et retourne les croix. On l'imite. Les croix des tombes récentes sont juste plantées dans la terre. *Gloire à Satan ! Gloire à Satan et mort aux cons !* Par terre je trouve un morceau de craie. On met des inscriptions sur les tombes. *GLOIRE À SATAN. SATAN T'ENCULE. L'ANTÉCHRIST ARRIVE.* On est très excités. On rigole. Laura repasse derrière nous. Elle remet les croix à l'endroit. On revient au village. On marque des inscriptions par terre et sur les murs. *SATAN RÈGNE. VIVE SATAN.* On s'acharne sur le monument aux morts. Un chien aboie au loin.

1977

Des pavés humides de pluie. Des façades normandes.
Une ville ventée. Un ciel blanc.

L'océan glacé.

L'hôpital où je suis né, prématuré.

1983-1987

Je deviens fan de films d'horreur. Je fais des maquillages gores dans ma chambre : visages énucléés, mains coupées, têtes arrachées, jambes amputées, éventrements. Je cherche à obtenir l'effet le plus *réaliste* possible.

1986

Je deviens plus fort qu'elle physiquement.

Je hurle. *JE VAIS TE TUER ! JE VAIS TE TUER !
JE VAIS TE BUTER ! JE VAIS TE MASSACRER,
SALE PUTE ! Tu crèveras seule abandonnée !*

Je la plaque contre un mur. Je tiens le couteau de cuisine contre sa gorge. Il suffirait qu'elle ose prononcer un mot. Un seul. Un coup, deux coups, trois coups, dix coups, trente, soixante. La lame tranche, s'enfonce, ressort, taille, creuse, déchire, perce. Je frappe sa tête contre le mur. Du sang sur les mains. Du sang sur le visage. Du sang dans la bouche. Ma sœur hurle. Je tape la tête contre les murs, je tape la tête de ma mère aux yeux morts contre les murs.

C'est fini.

1978, 1981, 1983

Je suis assis sur une chaise. Dans le salon. Dans ma chambre. À la table de la maison familiale. Cela fait des heures que je suis là. J'ai peur. Mon pantalon colle à mes jambes. Mes mains ne bougent pas. Je sens le tissu sous mes paumes. Je tiens un stylo les doigts crispés. Ça fait des heures. Ne pas penser. Laisser passer. Non, être là. Réagir vite. Dire, écrire ce qu'il faut. Réfléchir. Trouver le mot. Tomber juste. Ne pas rester silencieux en attendant que ça vienne tout seul. Ne pas se précipiter et marquer n'importe quoi. J'ai envie de pleurer, mais c'est impossible. Ça ne servirait à rien. Ça ne changerait rien. Être là. Écouter. Comprendre. Comprendre précisément et répondre juste. Passer les obstacles. Ne pas tomber. Ne pas glisser. Ne pas attendre de clémence. Ne pas avoir peur. Pourtant j'ai peur. Peur de me tromper. Peur que cela ne finisse jamais. Peur d'être faible. Non, je n'ai pas peur d'être faible. Je sais que je suis faible mais je ne peux pas m'en contenter. Je n'en n'ai pas le droit. Il faut tenir. Surmonter. Comprendre. Oui, comprendre pour passer à l'obstacle suivant. Glisser. Encaisser le choc. Attendre la douleur. Se relever. Continuer. Être clair. Précis. Ravalier les larmes. Ravalier ma fierté. Continuer à avancer. Sans me demander où je vais. Sans vouloir aller nulle part. Avancer lentement. Mais pas trop, sinon le rythme de la marche forcée me rattrape. Avancer. Cela finira. Je dois continuer à avancer. À guetter les obstacles. À amortir la chute et tout de suite me relever. Avancer. Tout à l'heure se sera terminé.

L'eau de la douche glacée me fouette le visage. Je glisse dans la baignoire. Je tombe. Ma morve coule dans

ma bouche. Je suffoque. *Tu es fatigué ? Ah, tu es fatigué ! Eh ben je vais te rafraîchir les idées !* Je suis nu. Je me tiens les côtes. Je claque des dents. Je tremble de froid. J'ai envie de hurler. De lui dire d'arrêter. Que je n'en peux plus. Que ça suffit. Qu'elle est folle. Que je vais mourir. *Ah, tu es fatigué, tu es fatigué ! Tu vas voir si tu es fatigué. ET ARRÊTE TES JÉRÉMIADES !* Mon corps s'habitue au froid. Ça va un peu mieux. *Tourne-toi !* Le gant de crin me brûle le dos. Je glisse. Je me retiens au bord. *MAIS TU TE TIENS DROIT, BON SANG !* Le gant va et vient le long de mes côtes. Mon dos est brûlant. Je ne bouge pas. Les brûlures me réchauffent. Maintenant j'aimerais rester là longtemps. Ne plus jamais quitter la salle de bain. Mais bientôt il va falloir recommencer. J'ai peur. *Tu es réveillé maintenant ?* – Elle me sèche avec une serviette râpeuse et je pense : je ne veux pas y retourner, je ne veux pas y retourner. *BIEN, ON VA PEUT-ÊTRE POUVOIR Y RETOURNER. À MOINS QUE TU AIES ENVIE D'Y PASSER TOUTE LA NUIT ?* – *Non, on va y retourner. Je ne ferai pas de fautes.*

Bien. Je répète... J'écoute chacun des mots et je les écris le plus soigneusement possible. *Ça y est ?* Je me sens mieux que tout à l'heure. J'ai confiance. J'écoute bien. J'écris. Nous avançons vite. Je suis tendu. À l'affût des pièges. Calé sur la chaise. Le stylo court sur le cahier. Dehors il fait nuit. Cela n'a aucune importance. *On y passera le temps qu'il faudra,* elle dit. J'écris les mots les uns après les autres. Ils ne veulent plus rien dire. Ils deviennent des rouages. Des petites mécaniques qu'il faut assembler sans se tromper. *Bien, tu as terminé ? Alors tu vérifies.* Elle s'en va. Je reste seul face à la feuille. Les rouages se brouillent. J'ai les mains posées sur la table.

J'essaie de me concentrer. *Bien, tu as terminé ?* J'ai envie de dire : *non je n'y arrive pas.* Mais je dis *Oui. – Bon, on va relire ensemble. Et s'il n'y a plus de fautes tu pourras aller te coucher.* Nous relisons le texte. Je suis heureux d'être assis à côté d'elle. Tout à l'heure je serai dans le lit. *Ah ! Et ça là ? Tu ne l'avais pas vu peut-être ?* Je corrige. *Et là. LÀ ! BON SANG ! Ça fait trois fois que tu fais cette faute. Corrige !* Je ne trouve plus le mot, dissimulé entre les autres. Je cherche désespérément sur la page. *Bien, tu la corriges cette faute. On ne va pas y passer cent sept ans...* Non, je ne trouve pas. Je ne sais pas où elle est. Je ne la trouverai jamais. Je n'en suis pas capable. Je ne peux pas. Mais je sais très bien qu'il n'en est pas question. Que je n'ai pas le droit. Alors je scrute la page. Elle s'impatiente derrière moi. Je n'ai même pas envie de pleurer. J'ai l'impression de ne plus habiter mon corps. *Alors ?* Je ne réponds pas. *ALORS ? Comment ça tu ne sais pas ? On a déjà corrigé cette faute trois fois ce soir. TROIS FOIS ! Combien de fois il faudra recommencer ?* Je ne dis rien. *Bien, tu la trouves maintenant et vite. J'ai envie d'aller me coucher.* Je reste immobile. Je n'habite plus mon corps. Elle me postillonne au visage. *LÀ ! LÀ ! LÀ ! TU VOIS ! LÀ ! CORRIGE !* Je supprime le mot et je le reconstruis dans le bon ordre. *Eh bien, eh bien je vois que tu as encore besoin que je te rafraîchisse l'esprit.*

Ensuite nous recommençons du début. Je fais encore des fautes. Nous retournons sous la douche. Petit à petit je me coule dans ce rythme. J'apprends à l'aimer. À aimer me sentir sale. Fautif. Coupable. À aimer qu'on crie contre moi. À aimer recevoir des claques. À moins que j'apprenne à ne plus rien ressentir. Et que les claques soient encore les seules choses qui me touchent.

J'apprends à lire ainsi. À écrire aussi. Nous commençons de sept heures du soir à une heure du matin. Pendant dix jours.

Puis, plus tard ça recommence.

En plein jour. Six heures par jour pendant deux mois. Devant d'autres. Les gifles ont remplacé les douches froides et les injonctions. Elles ont remplacé les mots. Leur substituant une grammaire corporelle. Avec ses phrases et ses ponctuations. Je ne fais plus autant de fautes. Il s'agit cette fois d'apprendre une langue étrangère. Sa structure, la manière de l'écrire et celle de la prononcer. Des milliers de pièges. Que je déjoue de plus en plus vite. L'entraînement auquel elle me soumet porte ses fruits. Mais il n'est pas question d'en jouir. De se contenter. Il y a toujours d'autres pièges à surmonter. En échouant. En se relevant. En se forçant. En ne s'apitoyant pas. En se mettant soi-même la tête sous l'eau. En n'étant pas naïf. Ou plutôt en se giflant chaque fois qu'on l'est. En sachant qu'il restera toujours des fautes. Que l'on commet sans cesse des erreurs. Qu'il faut se corriger. S'attraper par la nuque et se forcer à se regarder en face.

Même si l'on ne discerne plus rien.

Un jour la chaise tombe. Pour la troisième fois. Je suis à terre. Je sais que cela va durer longtemps encore. Peut-être toute la nuit. Je me suis accordé une récréation. Maintenant il faut rattraper. Faire le double. La distraction est mortelle. Je le sais. Je suis d'accord. Tout à l'heure je me suis relevé. J'ai repris ma place sur la chaise. Mais cette fois je suis soudé au carrelage. C'est comme si mon corps ne m'appartenait pas. J'ai l'impression de flotter dans la pièce. C'est froid. Je pourrais rester là

éternellement. La table. Elle. Tout est si loin. *NON MAIS ÇA VA PAS LA TÊTE ? Tu veux le tuer ?* Ma grand-mère vient d'entrer dans la pièce. Elle crie. M'aide à me relever. Me porte dans sa chambre. Je tremble enroulé dans la couette. Je pleure. Ma grand-mère me passe la main sur le front. Elle est chaude mais je ne la sens pas. On dirait qu'elle me touche avec un morceau de bois mort. Elle parle. Elle crie contre maman. Je comprends ses mots mais ils ne veulent rien dire. J'aimerais lui dire *Ce n'est pas grave*. Mais je ne peux pas. Elle ne comprendrait pas. Je me sens si bien.

Le crucifix qu'il y a au-dessus du lit de ma grand-mère irradie.

Je ne sais plus si nous sommes le jour ou la nuit. Si je suis vivant ou mort.

Le visage sur la croix est fermé.

Son regard n'exprime aucune souffrance.

Sa douleur est grande.

Il est clos.

Suspendu au-dessus du lit.

1985

Cela fait une semaine que je l'ai progressivement séduite. Ce soir, elle dansera avec moi, et... Je l'attends, à l'entrée de la salle. Lorsqu'elle s'approche enfin de moi, j'ouvre la bouche. Un flot de faux sang rouge sombre s'écoule.

1986

J'ai passé toute la nuit à fabriquer ça : à tremper des tortillons de cotons dans du latex teinté en rouge, à coller de la filasse pour faire les cheveux, à peindre des coques en plastique pour faire les yeux. J'ai empalé la tête sur une pique en bambou. J'ai peint la pancarte à la fin. De grandes lettres noires visibles de loin : *Devaquet, au piquet*.

Le lendemain, un éditorialiste écrit à propos de la génération à laquelle j'appartiens : « C'est une jeunesse atteinte d'un sida mental. Elle a perdu ses immunités naturelles. Tous les virus décomposants l'atteignent. »

1993

J'ai cadré mon visage en gros plan, en installant la caméra sur un annuaire, posé sur mon bureau. On me voit légèrement en contre-plongée. La définition n'est pas bonne. Je fixe l'écran. Je ne suis pas rasé. Quelques poils épars courent au-dessus de ma lèvre supérieure et à la base de mon menton. Mes cheveux sont tondus. J'ai des cernes sous les yeux. Ma peau est pâle, malade. Des cicatrices d'acné sont dispersées sur mes joues, mais à l'écran on ne distingue que quelques traces brunes. Je ferme les yeux un instant. Puis je les rouvre. Mon regard est vide. Mon visage se durcit, puis les mots sortent, mécaniquement :

« *Mon action n'est liée à aucune organisation politique, militaire ou terroriste. J'ai fait ça parce que je refuse cette vie. Adieu. Je ne suis plus de ce monde, où je n'ai jamais eu de place* ».

Mon visage apparaît encore quelques secondes, fixant l'objectif, puis (mais le mouvement est tellement rapide que c'est difficile à discerner) je me lève et ma main éteint la caméra. De la neige défile sur la suite de la cassette.

Je n'ai plus beaucoup de temps. Nous allons sortir du tunnel. Encore quelques secondes. Je tourne brusquement la tête pour dévisager les passagers dans mon dos. La rame est toujours dans le tunnel. *Maintenant*. Je dois le faire avant qu'on entre à quai. Je retiens ma respiration. Le fil électrique qui court le long de mon bras me gratte. Le sparadrap qui maintient l'explosif contre mon torse me démange. Je transpire, abondamment. Le poids des clous maintenus par un bandage

contre mon torse tire mon ventre en avant. *Maintenant*.

Ceux qui survivront n'oublieront pas. *Maintenant*. Je me gratte le nez une dernière fois. La sueur ruisselle le long de mes tempes, dans mon cou. Je suis en nage. *MAINTENANT*. Mon pouce presse le détonateur que je tiens serré dans ma main droite. Un millième de seconde s'écoule. Chacune des pulsations de mon cœur se dissocie de la suivante. Personne ne me regarde. Je suis ailleurs. La sueur ruisselle le long de mon slip, descend sur mes cuisses. Ça n'explose pas. Je retiens mon souffle. Puis tout devient ROUGE.

J'implose. Mon torse se déchire, répandant des éclats métalliques autour de moi. Les deux rangées de sièges qu'il y a de part et d'autre sont soufflées. Les morceaux de plastique noircis s'enfoncent dans les chairs. La tête d'un clou crève un œil. Une chevelure s'enflamme. Certains sont encastrés dans les sièges. Une pluie de verre s'abat à l'intérieur du wagon, comme une averse de grêle en fusion, qui traverse les vêtements et la peau. Des morceaux de ma chair volent dans l'habitacle. Mon sang tapisse le sol, le plafond. Le wagon déraile, se couche. Les corps tombent avec les rangées de sièges arrachés. Un éclair électrique bleuté fuse. La lumière s'éteint. Un signal d'alarme résonne dans le silence du tunnel, rapidement couvert par les hurlements.

1995

Dans ma tête, je tue des gens.

1988

Un soir, après m'être masturbé, j'étaie mon sperme sur mon visage, en me disant que ça fera peut-être disparaître mon acné.

Le lendemain, j'en ai deux fois plus.

1978

Dans le couloir qui mène à ma chambre, une immense affiche représente un squelette d'enfant africain agrippé aux barreaux d'une planète prison. Le titre en lettres capitales dit : *LA FAIM DU MONDE*.

1991

Un goût amer dans la bouche.

Un goût de merde prononcé.